lyon

PAUL MARIÉTON

Joséphin Soulary

ET

LA PLÉIADE LYONNAISE

Victor de Laprade
Pierre Dupont — Jean Tisseur — Louisa Siefert
Paul Chenavard

AVEC HÉLIOGRAVURE DE DUJARDIN



PAR[IS]
C. MARPON ET E[...]
26, RUE RA[...]
M D CCC L[...]

Joséphin Soulary

ET

LA PLEIADE LYONNAISE

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

Il a été tiré

15 exemplaires sur papier de Hollande,

10 exemplaires sur papier du Japon.



PAUL MARIÉTON

Joséphin Soulary

ET

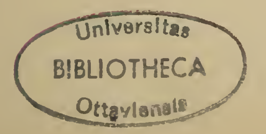
LA PLÉIADE LYONNAISE

Victor de Laprade
Pierre Dupont — Jean Tisseur — Louisa Siefert
Paul Chenavard



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
26, RUE RACINE, 26

M D CCC LXXXIV

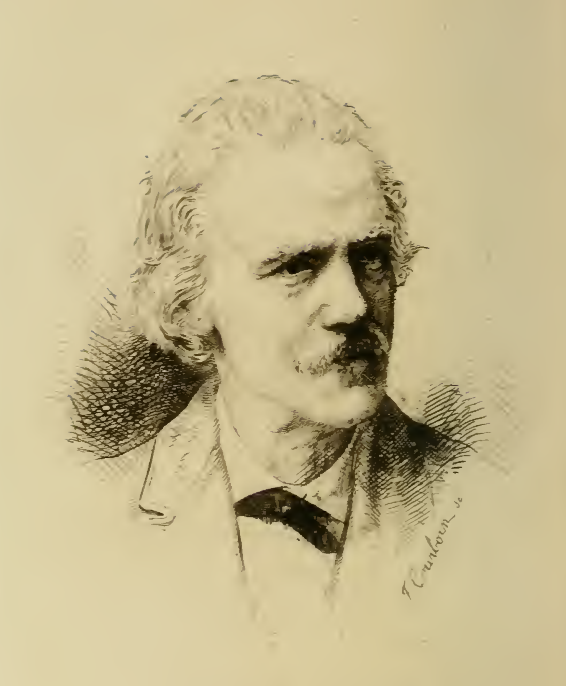


A mes chers Parents

CE PETIT LIVRE EST DÉDIÉ

P. M.

JOSÉPHIN SOULARY



JOSEPHIN SOULARY

Imp R.Taneur Paris



JOSÉPHIN SOULARY

I

La révolution de 1848 a été funeste à Joséphin Soulary. L'espèce de pénombre, d'où son merveilleux talent n'est jamais parvenu à se dégager tout à fait, doit être attribuée à ce qu'il avait mal choisi son heure pour débuter en poésie.

En 1847, lorsqu'il donna chez un obscur éditeur lyonnais son premier volume : *Éphémères*, Joséphin Soulary avait trente-deux ans. Les trente-deux sonnets qu'il offrait en gerbe au public, — parmi lesquels la série de l'*Hydre aux sept têtes*,— témoignaient cependant d'une maturité de forme qui n'était pas celle d'un débutant. Depuis dix ans, le poète, aguerri par les épreuves d'une triste jeunesse, se forgeait patiemment, dans les rares loisirs d'une vie de bureau, son instrument, sa langue poétique.

Il avait signé ses premiers vers dans l'*Indicateur de Bordeaux*, en 1832, « Grenadier au 48e de ligne. » Et ce rimeur de dix-sept ans, grisé par un premier succès, se préparait à donner à la suite : *A travers champs* (1837), *les Cinq Cordes du luth* (1838), *Paysages, Iambes, la Mendiante au Congrès scientifique, la Ballade du Chemin de fer* (1841), courtes brochures que le poète d'aujourd'hui n'a pas trouvé bon de rééditer. Il s'en exhale cepen-

dant une saveur de jeunesse, une fraîcheur d'impressions qui vont s'affaiblissant toujours, dans son œuvre, compensées, il est vrai, par de plus solides et aussi brillantes qualités.

Les premiers volumes ne contiendront d'ailleurs que des sonnets. Une vie moins libre avait condamné J. Soulary à cette forme étroite de la poésie où il s'était habitué à condenser ses idées. De là l'espèce de contrainte qu'on remarque çà et là dans les *Éphémères*, bien qu'on ne soit guère en présence que de descriptions. Le meilleur de ces sonnets : *Dans les foins*, a encore cette naïveté de forme et de pensée qu'on aime à retrouver dans la jeunesse des poètes, en même temps que ce sens champêtre de la nature que Soulary a gardé des rêveries de son enfance et avec lequel il devançait alors nos *paysagistes* contemporains.

Voici le sonnet :

Dieu ! qu'il fait bon, le long d'un ruisseau, sous les branches,
Au concert du grillon, ce rhapsode des prés,

S'étendre en plein midi, dans les foins diaprés
De thym, de boutons d'or, de trèfles, de pervenches !

Surtout quand la faneuse, espiègle aux fines hanches,
Au teint bistre, à l'œil noir, aux cheveux mordorés,
Ployant sur le râteau ses reins vifs et cambrés,
Au fond d'un rire frais vous montre ses dents blanches.

Frais rire, blanches dents, foins aux chaudes senteurs,
Vous pénètrent les sens d'aiguillons tentateurs,
Et, malgré soi, l'on rêve à ces vallons d'Attique,

Où le pâtre au flanc mâle et la nymphe aux seins nus
Sacrifiaient sans honte à la jeune Vénus,
Sur l'autel toujours vert de la Cybèle antique.

N'est-ce pas achevé ? Et encore puis-je donner ce sonnet comme le meilleur du recueil quand il coudoie ces joyaux : *Luxuria, Gula* et *Avaritia,* où le talent du poète se montre en pleine maturité, avec un caractère tout à fait original ?...

J. Soulary possède déjà, comme qualité acquise, ce qu'il y a de plus rare et de plus

enviable dans tous les arts : une forme, une physionomie, un cachet personnels. On ne trouve pas dans son œuvre la moindre trace de banalité ou d'imitation. Et c'est là un premier éloge sur lequel il me plaît d'insister. Mais aussi de quoi s'avisait-il de venir exposer ces tableautins à la façon de Théocrite, en plein désœuvrement de la France, à la veille des révolutions ?...

Vers 1851, et les années suivantes, Soulary publia d'autres sonnets en modestes brochures. Elles ne furent guère connues que de quelques rares dégustateurs de poésie, de ceux-là qui comprennent bien que les vins précieux se boivent dans les petits verres. D'ailleurs, les dernières tourmentes résonnaient encore, et c'en était assez pour éloigner la foule d'un timide auteur de province.

Joséphin Soulary, déjà grand poète, restait inconnu. Ce n'est qu'après 1858 qu'il eut

l'idée de frapper à la porte de Louis Perrin, le *bon imprimeur*, lequel ressuscitait, dans la ville des Jean de Tournes et des Gryphe, la grande tradition du seizième siècle :

Tant meurt fust-il, ne pouvois escouler
Vin de mon cru, l'achapteur le refuse :
Attends pourfit du bareil, dict la Muse,
C'est le bareil qui du vin faict parler...

Aussi le poète et le typographe s'associèrent-ils pour composer, l'un par l'autre, un des plus merveilleux bijoux de l'art moderne. La critique, jusque-là dédaigneuse, n'eut qu'une voix pour célébrer ces étranges sonnets qui portaient deux épis comme emblème, avec l'ingénieuse devise : *Angusta sed augusta*. Jules Janin se mit à en parler en vers ; M. Barbey d'Aurevilly lui prodigua ses plus riches enluminures, « dans un de ces articles heurtés et violents qui ont des fracassements de vitres cassées et des flamboiements d'in-

cendie », disait plaisamment A. Fraisse; Sainte-Beuve enfin, Sainte-Beuve lui-même, oublia de mêler à de très grands éloges sa goutte de fiel accoutumée. Du premier coup, Joséphin Soulary avait affranchi le sonnet du dogmatisme et de la mièvrerie. C'était déjà tout un monde de passions, de boutades, d'horizons variés, que cette galerie de petits tableaux dans la manière de Mieris, de Paul Potter ou de Meissonnier, et cela sans préjudice à l'excellence, à la grandeur même de l'idée poétique.

La forme du sonnet s'adapte merveilleusement à l'expression d'une idée concise ; elle en double parfois l'énergie et la fait pénétrer, comme une pointe acérée, dans l'esprit du lecteur. Il n'est pas jusqu'à cette musique savamment cadencée des rimes qui se répercutent quatre par quatre, dont le rythme n'ajoute encore à l'harmonie de la pensée.

Cette concision, chez Soulary, est à elle seule un talent, talent très naturel, je le montrerai tout à l'heure, et qui surprend par son égalité, quand on considère les élévations fréquentes du poète.

Nous avons, peut-être, en lui le plus parfait virtuose de notre langue poétique au dix-neuvième siècle. Tantôt l'idée s'extravase de la forme, comme dans ces sonnets de Michel-Ange où chaque vers sculptural par lui-même, paraît écraser l'ensemble de l'édicule; tantôt, comme chez Pétrarque, c'est un admirable élan dans une lente concision.

Je n'entrerai pas là, dit la folle en riant...

Tout le monde connaît cet apologue de Soulary, où il compare très joliment l'effort de sa pensée à cette difficulté de toilette qui consiste à passer une robe un peu juste pour faire valoir sa beauté. La folle est entrée

cependant, et redevient la Muse, quand elle nous parle avec l'accent de cet *Oaristys* :

Ils vont, beaux amoureux, côte à côte, en silence,
Les yeux baissés à terre et la main dans la main,
Sans songer qu'il sont seuls, éloignés du chemin,
Et que la nuit s'abat sur la forêt immense.

Où vont-ils ? Où le cœur les conduit sans défense,
Impatients et doux sous l'aiguillon divin :
Lui, du désir d'oser tout ému dans son sein ;
Elle, tremblant qu'il n'ose et se livrant d'avance.

Ils n'ont rien dit encore, et tout est dit entre eux.
— La nature est discrète, enfants, soyez heureux !
Et toi, barde de Cô, souris, vieux Théocrite !

Vois, ton drame d'amour dure éternellement ;
C'est depuis deux mille ans la seule page écrite
Où le temps ait passé sans aucun changement.

Les sonnettistes antérieurs à Soulary ne nous avaient pas habitués à cette envergure, dans une telle liberté de ciel. Voilà un

exemple qui est loin de justifier l'éloge d' « une éternelle ciselure » où la critique s'est un peu confinée jusqu'ici.

J'ai sous les yeux une lettre *inédite* de Baudelaire, dans laquelle, considérant la beauté du sonnet sous toutes ses faces, le poète des *Fleurs du mal* s'exprime de la sorte à propos de J. Soulary : « Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus intense, dit-il. Tout va bien au sonnet : la bouffonnerie, la galanterie, la passion, la rêverie, la méditation philosophique. Il y a là la beauté du métal et du minéral bien travaillés. Avez-vous observé qu'un morceau de ciel aperçu par un soupirail, ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade, donnait une idée plus profonde de l'infini que le grand panorama vu du haut d'une montagne ?... » Et, poursuivant : « Quant aux longs poèmes, dit-il, nous savons ce qu'il en faut penser ; c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts. Tout ce qui dépasse la

longueur de l'attention que l'être humain peut prêter à la forme poétique n'est pas un poème » *(Lettre du 19 février 1860)*. On n'est pas plus ingénieux ! Baudelaire cependant parle ici en observateur tout moderne, se rendant bien compte de la dose d'attention qu'on peut demander aujourd'hui au public des poètes. Il est bien évident que V. de Laprade, par exemple, se plaçait en dehors des temps en écrivant *Psyché*, son chef-d'œuvre, « dont personne n'a dépassé l'élégante et sévère perfection, pas même lui, a dit M. Emm. des Essarts, dans sa belle étude sur le poète, et où la période poétique se déroule avec une lenteur harmonieuse qui n'a d'égale que certaines phrases musicales d'un Weber ou d'un Beethoven.» Ce n'est pas à dire pour cela qu'il soit le classique par excellence, au sens absolu du mot. Soulary aussi est classique, dans l'espace plus borné de son développement poétique et pour le moins autant que n'importe lequel des contemporains...

Dans ces petits tableaux à large perspective, c'est le cadre qui nous fatigue et non pas l'horizon. Et ce cadre, cette forme, sont un joug nécessaire qu'on finit par aimer, surtout si l'on tient pour certain que le sens de la forme extérieure des choses n'est bien visible qu'à ceux qui en ont pénétré la forme intime.

Pour la nature, par exemple, que Soulary a comprise comme bien peu de poètes modernes, et dont il a magnifiquement exprimé les contrastes, les secrets et les métamorphoses, l'art achevé sous lequel il nous la représente est, avant tout, le fruit d'une longue habitude de contemplation.

Ce serait une curieuse étude à faire que celle des divers côtés de la nature sous la palette de Soulary. Il la considère d'abord comme la grande initiatrice, et tout ce qui

en émane l'attire, le berce et l'enivre. Écoutez ses *Adieux à la campagne:*

C'est l'heure, il faut partir, ô nature candide!
Bonne mère ! ton fils t'abandonne en pleurant...
Laisse-moi voir encor ton sourire enivrant...
Que ne puis-je emporter tous tes biens avec moi!
Et surtout cette paix, baume à toute souffrance,
Battement de ton sein qui chante l'espérance,
Qui réveille l'amour et qui donne la foi!

Nous retrouvons cet enivrement de la nature, qui est presque un don de poésie, dans plusieurs sonnets du recueil. La gracieuse bacchanale si connue, *Primula Veris*, en est un vivant exemple :

Que tout cœur aimant soit aimé.
Du bonheur féconde semence,
Le désir partout a germé ;
La saison des baisers commenc .

La saison des baisers commence ;
Pour calmer le sang enflammé

Qui fait battre l'artère immense,
Agitez le thyrse embaumé...

Et c'est une gamme indéfinie sur laquelle le poète nous chante les effluves du printemps avec un sens bien antique des choses de la nature.

Parfois aussi, cédant à une inspiration moins large, il se laisse guider par la muse panthéiste de la Pléiade, un peu subtile, dans son paganisme champêtre.

Mais le plus souvent, sans remonter jusqu'à la cause, sans chercher le pourquoi de ses enivrements passionnés, le sonnettiste se borne — et c'est là qu'il redevient moderne, dans sa forme du moins, — à nous dire la beauté de la fleur, la douceur du paysage, le charme de l'idylle. Il a de ces tableaux tout à fait achevés, nous découvrant, dans une virtuosité sans égale, un sentiment profond des poésies de la nature. Tendres, satyriques ou capricieux, les sonnets champêtres de

Soulary ont une saveur, un accent de franchise qu'on chercherait en vain dans l'école contemporaine. Sa *Villanelle réaliste*, un chef-d'œuvre d'humour rustique, moins connue peut-être que le sonnet de *Jeanne la laitière*, servira de commentaire à ce que j'avance:

C'est bien fait du repos d'un gars qui s'amourache...
La chose, un soir, me vint pour la première fois,
Au coup de l'Angelus, quand le soleil se cache,
Dans la saison plaisante où fleurissent les pois.

Tu revenais de l'herbe et ramenais ta vache,
Nous cheminions ensemble au bord du petit bois;
La rainette gloussait dans les joncs de la flache,
Et la peur d'être deux embarrassait ta voix.

Ta bête eut un écart et rompit son attache;
Comme, en la rajustant, j'effleurais ton minois,
Je te pris un baiser. — Chut! que nul ne le sache!

Tu m'allongeas un coup de gaule sur les doigts;
J'en eus le bras cassé, mais l'honneur fut sans tache...
Depuis, le cœur me bat sitôt que je te vois!

Nous sommes en plein paysage animé. C'est moins profond, mais c'est plus vrai que tout à l'heure, parce que c'est plus sincère peut-être. Il y a aussi, dans l'étude que J. Soulary fait de la nature, une chose qui, entre toutes, semble l'attirer, l'absorber : je veux parler de cette recherche du contraste qu'il affectionne et qu'il étend à l'observation de la vie, à tout ce qui frappe ses regards. On dirait qu'il n'a qu'un désir, nous faire comprendre la nature et la vie par leurs oppositions, — à moins que ce ne soit une manière d'attirer l'attention des lecteurs par un intérêt sans cesse renouvelé. Le *Sonneur*, qui sonne en glas le baptême et en mariage l'enterrement, les *Deux Cortèges*, l'*Épithalame*, les *Quatre Planches*, l'*Idylle*, autant de sonnets proverbiaux qui font partie de son bagage classique, en sont des exemples frappants. Ils renferment tous une grande pensée philosophique, qui ressort d'autant mieux que le contraste est plus saisissant. Qu'est-ce, d'ail-

leurs, que l'existence universelle, sinon une lutte permanente d'ombre et de lumière, de silence et de bruit, d'inertie et de mouvement?... Et le poète a résumé, d'une façon charmante, sur le mode alterné des pantoums malais, ce qui a été pour lui une constante préoccupation :

LA DIVINE ANTITHÈSE

Le glas funèbre tinte au beffroi de l'église;
— Mais les airs enivrés ont des frissons joyeux.
Le porche est tout tendu de noir jusqu'à la frise;
— Mais le pourpre et l'or vif resplendissent aux cieux.

Le cortège s'avance à pas silencieux;
— L'hirondelle en riant se berce dans la brise.
Des larmes de douleur tombent de tous les yeux;
— Il n'est pas d'herbe aux prés qu'une perle n'irise.

Voici le champ de deuil : on y jette le corps;
Le prêtre à demi-voix dit l'oraison des morts :
« Poussière d'un seul jour, retourne à la poussière! »

— Voici le champ de fleurs : tout y germe à la fois ;
Sur l'immense nature éclate cette voix :
« Immortelle beauté, renais à la lumière ! »

Chez un tel amoureux du contraste, nous ne pouvons moins faire que de rencontrer souvent l'image de la mort. Elle l'attire, il s'y complaît, et ce n'est pas sans narguer un peu nos terreurs qu'il nous confessera cette secrète volupté :

Lecteurs, ces petits vers ne sont pas tout eau rose,
Ils sentent quelque peu le moisi du cercueil.
Si l'abord vous effraye, arrêtez-vous au seuil ;
Mettons qu'il vaut mieux rire et parlons d'autre chose.

Il y a du Musset dans cette amère fantaisie. Et c'est le dernier terme de l'humour qu'un désenchantement qui se traduit par ces petits poèmes : *Pour un album*, *Atra Cura*, *Regrets éternels*, *Febris accessio*, où la puissance, l'intensité de l'amertume, arrive à donner le

frisson. Chaque vers sonne comme un glas, mais le son est pur dans sa tristesse.

C'est ce qui fait le charme des sonnets de Soulary.

Ils vous mettent en goût et vous laissent en peine, par cette saveur étrange précisément.

Les chants désespérés sont souvent les plus beaux... c'est bien le cas de notre sonnettiste. L'amour et la mort traversent son œuvre comme un grand souffle, toujours désespéré. Les éclaircies joyeuses y sont rares, dans cette œuvre. Sa note dominante est celle des *Papillons noirs*, la meilleure partie du recueil. Comment alors expliquerons-nous le charme pénétrant de ces vers, quand nous saurons que le poète ne s'est jamais substitué à ses héros d'invention ?... Il faut que ce vin sombre étincelle et flamboie magnifiquement pour enivrer nos regards à ce point!...

— Joséphin Soulary, je puis le dire, est le poète du siècle qui laisse le moins deviner son propre sentiment. Il est éclectique et impersonnel à la manière des olympiens, comme Goethe ou Mistral. Il tiendrait plutôt du premier par la concentration, ne procédant que rarement d'enthousiasme comme l'autre. Ce n'est pas son propre poème qui passe sous nos yeux, c'est le poème aux mille faces, le poème de l'humanité. De là l'étonnante variété de son œuvre. Bien rares, par conséquent, y sont les éclairs passionnés. Avant la *Chasse aux mouches d'or*, un de ses derniers livres, le seul où le subjectivisme, qu'il a toujours évité comme une faiblesse de l'art, paraisse l'avoir attendri, c'est tout au plus si quelques pages nous entr'ouvraient le voile de sa vie. Je me reprocherais cependant de ne point citer certains sonnets où le poète va jusqu'à dépouiller le *subjectivisme réflexe* (j'en demande pardon au lecteur!) dont il s'enveloppe d'ordinaire, ce *Nessus*, par

exemple, où la passion bout comme une fournaise :

Qu'une caresse encore attise une caresse !
Que le baiser succède aux baisers plus pressés !
Je meurs de volupté ! Mais ce n'est point assez,
L'ivresse insatiable appelle une autre ivresse.

O soif inextinguible ! O coupe enchanteresse !
Ma lèvre en vain retient tes doux bords embrasés ;
Ma jouissance expire en désirs insensés,
Et plus je te possède, et plus la soif me presse.

Qu'est-ce donc ? l'inconnu m'attire plus avant.
Je voudrais au bûcher me consumer vivant,
Pour surprendre, en son dard, le secret de la flamme !

Je voudrais épuiser je ne sais quoi, resté
Dans ce vase où je bois jusqu'à satiété !
Je voudrais, ô beauté ! m'assouvir dans ton âme !

Voilà encore un sonnet sans défauts. L'illustre poète provençal Théodore Aubanel, un grand passionné, a seul atteint, dans plus d'un de ses beaux poèmes, l'énergie de ce dernier

trait. Je citerai pour reposer le lecteur un sonnet de lui: *La Sauro* (la Blonde), où je trouve je ne sais quelle flamme intérieure, charmante et troublante à la fois :

Quand tout est blond, suave, dans la chaude saison où le feu du soleil revêt d'or la moisson; quand l'or, à la brise, pleut des genêts dorés; quand le lis blanc fleurit d'une beauté céleste.

Et quand le bleu du ciel est si pur, si profond, que l'azur de la mer et du ciel se confondent, Dieu te créa, mignonne! et comme il avait de reste de rayons à ses mains, il en couronna ta tête;

Il peignit tes yeux du bleu de la mer et du ciel, et du velours des lis en fleur il fit ta chair. Et moi je sais un garçon, fou de désirs pour toi !...

Hélas! il n'a jamais (tellement il est poltron), effleuré de ses doigts tes doigts, mais il voudrait, belle, sur tes lèvres manger ton âme et tes baisers !

Pintè tis iue dóu blu dóu cèu e de la mar,
E dóu velout dis ile en flour faguè ta car.
E iéu sabe un iouvent fòu tant de tu barbèlo!...

Pecaire ! n'a jamai, talamen es póutroun,
Floureja de si det ti det, mai voudrié, bello,
Sus ti bouco manja toun amo e ti poutoun !

Ne trouvez-vous pas là une tendresse, un rayon chrétien qui manque à Soulary, — si spiritualiste, si beau que soit le *Nessus,* plus achevé qu'il est, peut-être, que le sonnet provençal !

Soulary n'a pas cependant toujours une note aussi excessive. Il nous faudrait pouvoir citer, parmi les pièces les moins impersonnelles, sa rêveuse *Ancolie,* petit poème d'une sentimentalité allemande, dont la douceur contraste si étrangement avec l'ardeur de ce *Nessus.* — Car c'est un rare plaisir que celui d'*éprouver* la fibre du poète, dans cette œuvre dont la perfection de la forme fait seule oublier l'éternelle impersonnalité.

Oui, le grand charme des sonnets de Soulary, c'est leur style, un style incomparable, qui sauve la pensée de la monotonie d'un

cadre trop étroit. L'épithète est toujours juste; le qualificatif employé n'est jamais que le seul nécessaire, et la phrase, naturellement originale, se moule dans un vers à empreinte de médaille.

Que de sentences déjà proverbiales dans le bagage du sonnettiste lyonnais :

— *La patrie est partout où nous attend l'amour !...*
— *Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve !..*
— *Le sentiment du beau, c'est l'horreur du joli...*

Et cette maxime stoïcienne, qu'on croirait échappée d'une anthologie :

Souffrir, c'est commencer de naître,
Et naître, c'est déjà mourir.

J'ai cité à l'aventure.

Le vers de Soulary a cela d'admirable qu'il réunit deux qualités qui paraissent s'exclure dans la poétique française, d'où un

grand problème y est résolu. Nous avons enfin un poète *qui n'a jamais sacrifié la richesse de la rime à l'harmonie du vers, et réciproquement.* Cette perfection de style, précisément, a passé pour de la ciselure aux yeux de quelques-uns. Et quand bien même ce poète ne serait qu'un joaillier de la poésie,

La miette de Cellini
Vaut le bloc de Michel-Ange !

Car la miette du ciseleur, *testis ingenii,* implique une puissance qui fera sortir le *Persée* des mêmes mains dont est sortie la *Salière de François Ier*.

II

Je parlais, plus haut, d'une recherche du contraste dans l'esprit de J. Soulary. Mais elle est, à elle seule, un contraste cette *manière* du poète qui accouple si bizarrement le *sonnet* avec l'*humour*, une forme étroite et sévère avec une idée faite de caprice et de dérèglement. Je reviendrai sur ce point. J'aimerais cependant à faire bien comprendre que ce prétendu *talent de ciseleur*,

très naturel au poète et qui impose l'admiration plutôt que la sympathie, si l'on peut ainsi parler, n'est autre qu'une virtuosité sans égale. On cite, il est vrai, certaines pages où la perfection, la recherche de l'art, s'élève au tour de force. L'une d'elles, par exemple, et de toutes la plus connue, *Rêves ambitieux :*

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre un doux nid, gramen, duvet ou laine.
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau ;
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève !

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Voilà un chef-d'œuvre. Mais n'y a-t-il bien là que de la ciselure, et, sans parler du dernier vers qui est aussi proverbial aujourd'hui que les sentences de Lafontaine, cette seule échappée d'azur du premier tercet :

Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève!

ne rachèterait-elle pas ce qu'on pourrait trouver de précieux dans la structure des quatrains?.. Non! il est toujours une pensée, quoi qu'on dise, dans les sonnets de Soulary. Quand le poète a façonné sa coupe, et qu'il l'a remplie de son vin magnifique, il dépose une perle au fond. S'il *sculpte la larme*, comme on l'a dit, c'est que sa conception et sa maîtrise de poète ont commencé par en faire un diamant. J'accorde cependant que, pour s'incorporer de la sorte au sonnet, le lyrisme doit rentrer ses ailes. Mais n'importe! l'instrument de notre sonnettiste est léger,

subtil, nuancé, d'une légèreté tout italienne. Et l'Italie le comprenait bien le jour où voyant peut-être ressusciter en lui la tradition de Pétrarque, elle lui envoyait, par l'intermédiaire du prince de Carignan, une médaille d'or avec cette glorieuse inscription :

GIUSEPPE SOULARI,
LE MUSE FRANCESI GUIDO
AD ATTINGERE
ALLE ITALE FONTI.

Cette souplesse classique du sonnet, Soulary la tient sans doute de son origine génoise. Je ne connais guère après lui qu'un autre poète français, M. de Berluc-Pérussis, un gentilhomme de lettres du plus fin esprit, qui, de par son apostolat de décentralisateur à outrance est devenu l'un des plus purs écrivains du *Félibrige*, pour posséder aussi inné ce don du sonnet que lui ont assurément transmis

ses aïeux, les Peruzzi de Florence. C'est ce que lui exprimait naguère un rimeur de ma connaissance après s'être plaint, par passe-temps, de l'abus de ces quatorzains :

Je l'aime cependant la douce casselette
Où palpitent tes vers, et je la trouve encor
Pleine de ce parfum que les abeilles d'or
Butinaient en cadence aux bosquets de l'Hymette.

La grâce! un pur encens qui s'est évaporé,
Qu'une fleur d'Italie, un jour a soupiré,
Jaillit parfois encor... dans nos sentiers de France,

Car ces frères jumeaux, Berluc et Soulary
Ont gardé dans le cœur — et Pétrarque a souri! —
Comme un ressouvenir de Gêne et de Florence.

La virtuosité n'interdit pas non plus les jeux de l'esprit, quels qu'ils soient. Voyez les *Chansons des rues et des bois*, de Victor Hugo. C'est ainsi que nous pourrions trouver chez

Soulary toute une gerbe de sonnets, italiens encore, pastichant à ravir les mièvres quatorzains des deux derniers siècles et, par-dessus tout, les ingéniosités de la Pléiade.

C'est cette virtuosité qui produisait la série des *Péchés capitaux* en 1846. et qui, après douze ans va se manifester encore par les *Figulines*, en *Train Express* et les *Métaux*. Ce sont comme des suites d'orchestre. La dernière série, les *Métaux*, la seule vraiment faible, à mon avis, de l'œuvre du poète, dénote chez lui une tendance à l'alexandrinisme. Soulary a établi là certaines concordances des métaux avec nos passions humaines. La préoccupation scientifique est habituelle à son esprit. Vous trouverez chez lui plus de livres de chimie, voire d'alchimie, que de livres de poésie. Malgré l'étrangeté du sujet, l'allure, je dois le reconnaître, se trouve parfois superbe dans ces *Métaux* et..... je n'étonnerai personne en disant que cette partie de son œuvre est précisément une de celles que le poète prise le

plus. L'*Etain* qui va suivre, est franchement d'âpre philosophie et de belle éloquence :

Je vous devais un chant et je vous le dédie,
Berceuses du génie, au sein maigre et flétri,
Souffrance et pauvreté, dont la main engourdie
Au gobelet d'étain nous verse un lait aigri !

Pâle métal, salut ! c'est toi, l'endolori !
Tu sonnes deux sons creux : misère et maladie ;
La fièvre exhale en toi son odeur affadie,
Et, comme un os froissé, tu grinces dans un cri !

En vain l'Esprit est fort, en vain la Chair est dure ;
Quand le maître en veut faire un docile instrument,
De la Douleur entre eux il coule la soudure ;

Et le mordant cruel s'y fixe intimement,
Faisant des trois en un ce mélange humble et triste
A qui Dieu dit : « Sois homme ! » et l'homme : « Dieu t'assiste ! »

Il est porté, malgré tout, à une subtilité excessive de l'idée, qu'il étend à l'image elle-même, mais qu'on aurait tort de généraliser.

Oui, ces sonnets, si originaux qu'on les juge, sont d'un parfait alexandrin. Ce n'est plus un sentiment qu'il distille dans ses cristaux toujours bien taillés, c'est une argutie philosophique, le plus souvent. Dès que sa fantaisie entreprend un *volume de vers,* le souffle se montre inconstant. La série, pourtant admirable, des *Figulines* est là pour appuyer mon assertion.

Le Benvenuto du sonnet a voulu s'en montrer le Bernard Palissy. Ce sont de petites poteries délicatement tournées et nous offrant chacune une image de femme. L'inégalité est inévitable dans une galerie de trente-deux portraits. Mais parfois, dans ces *Figulines*, quels superbes éclats de feu ; dans ces sonnets, quels beaux cris d'éloquence ! Voici la *Desperata :*

O le songe poignant et doux qui la captive !...
L'Ève ingénue, après qu'au fruit elle eut goûté,
Tout affolée encor de sa faute furtive,
Dut avoir ce regard d'amère volupté.

Ange et serpent, Dieu sait si vous avez lutté!
Mais ces fleurs l'ont grisée. Et la voilà pensive,
Écoutant dans son âme, où nul secours n'arrive,
Mourir le cri dolent que la chair a jeté

Enfant, reviens à toi! Sur ces roses brisées,
Aussi bien la nuit passe et verse ses rosées;
Elle garde aux blessés des philtres inconnus.

Une larme suffit pour qu'un bouton renaisse,
Mais toi, tu pleurerais mille ans sur ta jeunesse;
Las! je sais une fleur qui n'y fleurira plus.

Elle coudoie la *Puella* (une odelette d'un ancien), la puberté à peine éclose, la frêle argile qu'un rien pourrait briser; la *Gracilis*, cendrillon délicate; la *Frigida*, déesse de neige; la *Facilis*, cri désolé, d'une sensibilité qu'on dirait vécue, et cette *Blanda*, sa voisine dont le doux contraste repose:

Moins de fiel qu'un agneau, caressante pour tous,
L'œil placide, le front riant et l'âme en fête,

Te voilà, chaste enfant, telle que Dieu t'a faite,
Un beau jour où le ciel était clément pour nous.

Par toi l'Amour s'épure, et c'est un feu si doux
Qu'il réjouit le cœur sans monter à la tête.
Comme on fait œuvre pie, il fera ta conquête ;
Comme on prend un ami, tu prendras un époux.

Tous ces caractères féminins, *figulines*, au dire du poète, collection infiniment variée que le père Enfantin appelait son « harem de voyage », témoignent d'une virtuosité incomparable plutôt que d'un simple talent d'orfèvre ou de ciseleur. Ce poète est un éclectique, mais il a ses types préférés. On ne connaît pas avec lui cette certaine indifférence des ouvriers de l'art pour l'art. Son libre esprit l'a poussé où il va, et ce que nous prenons pour du hasard n'est rien moins que les impulsions d'un étrange instinct poétique :

Non ! je n'ai point tiré des sables de l'Asie
Le saphyr translucide aux prismes constellés,

Mais le long des sentiers où va ma fantaisie,
Des cailloux scintillaient, je les ai ciselés...

C'est bien cela ; il y a dans les sonnets de Soulary plus de libre fantaisie que dans la plupart des poèmes de nos modernes ciseleurs. Sa Muse est cette capricieuse trotte-menu (*Musa pedestris*), si chère à son maître Horace, qu'on rencontre flânant partout, les pieds dans la rosée des champs ou dans la boue des carrefours Elle ne prend jamais son repos dans la nuée du rève ; il lui faut le grand jour de la réalité C'est là, d'ailleurs, que le poète, homme d'impressions avant tout, va butinant les fleurs si décevantes de la vie. Sa philosophie voudrait n'avoir qu'une formule : *Carpe diem*. Les dieux en ont disposé autrement.

Je ne sais qui a défini l'humour : le caprice et la liberté de la fantaisie malade. A ce compte-là, J. Soulary serait un de nos premiers humoristes. L'humour chez lui est un

composé de fantaisie italienne et de brume lyonnaise qui découle le plus souvent d'une veine d'amertume.

La dure condition de sa vie a toujours pesé sur son œuvre ; elle y a marqué d'autant plus profondément qu'il y avançait davantage. Mais dans les premiers recueils, la fantaisie l'emportait sur la brume. — La jeunesse, d'ailleurs, substitue volontiers les douceurs de l'illusion aux sévérités de la vie réelle :

Dieu fit l'esprit ailé pour qu'il s'enfuie
Aux horizons les plus étincelants,

nous dit-il dans un admirable sonnet au félibre Anselme Mathieu, le Catulle provençal. Ceux qui croient à l'hérédité psychologique en demanderont la cause à l'origine italienne du poète. Ses ancêtres, les *Solari* ou *Sulari*, de Gênes, avaient, un beau jour, apporté à Lyon l'industrie des velours brochés d'or et

d'argent. Le succès ne répondait cependant pas au service rendu, quand le poète vint au monde.

Enfant mal accueilli comme un fardeau qui gêne :
« O Madame la Mort ! disais-je, à mon secours ! »

lisons-nous dans une de ses rares confessions. Et ailleurs, dans une lettre quelquefois citée : « De sept ans à onze ans, ma vie a été un véritable martyre. J'étais un enfant sauvage, incapable de m'expliquer pourquoi ma nourrice n'avait pas été ma mère, et pourquoi maintenant on m'enlevait ma grande liberté des champs, ma vache noire et ma blonde sœur de lait, pour me faire étudier une langue barbare dans le livre déteste de M. Lhomond..... »

Ces mauvais souvenirs d'enfance lui avaient laissé dans le caractère un fond de tristesse dont son existence entière s'est ressentie. Le temps de son adolescence ne fut, d'ailleurs,

guère plus heureux. Élevé de force au séminaire, il y contracta la haine de la discipline de l'esprit ; soldat malgré lui, il emporta de la caserne l'antipathie du militarisme et de toute compression brutale ; bureaucrate enfin, contre son gré, il en prit le dégoût de la paperasserie et des paroles inutiles. Il ne s'en est pas moins gardé pour cela « de laisser s'altérer en lui la religion de l'idéal, le dévouement patriotique ou l'instinct de l'harmonie bien ordonnée », comme l'a dit excellemment la pauvre Louisa Siefert.

De cette tristesse est né l'humour du poète, sombre et violent parfois, mélancolique en général, tendre bien peu souvent, mais alors avec frénésie. Écoutez pourtant ce charmant prologue des *Ephémères :*

Éphémères d'un jour qu'en jouant je délivre,
Qui veniez par boutade au caprice du vent,
Vous que l'ennui de vivre a ramenés souvent,
Et le besoin d'aimer plus que l'ennui de vivre...

Ce qui prouve qu'avec les poètes on ne doit être absolu en rien.

La lecture des sonnets de Soulary laisse une impression acerbe, pénible. Serait-ce qu'il a trop de style? Peut-être. Le style fatigue : les *dilettanti* ne lisent pas longtemps, et un Alexandre Dumas sera aisément populaire.... Et puis, sous les plus riantes couleurs, sa pensée cache une amertume... Ce n'est pas à dire que la note soit toujours funèbre; loin de là. Je prétends seulement qu'après une fréquentation assidue du poète, on découvre en lui un humoriste, et sous cet humoriste un attristé. Un exemple, un peu outré, j'en conviens, servira à donner quelque idée de cette peinture étrange, émouvante parfois à force d'être désabusée.

UNE GRANDE DOULEUR

Comme il vient de porter sa pauvre femme en terre,
Et qu'on est d'humeur noire un jour d'enterrement,

Au prochain cabaret il entre sans mystère ;
Car les morts sont bien morts ! c'est là son sentiment.

Il se prouve, en buvant, que la vie est sévère ;
Et, vu que tout bonheur ne dure qu'un moment,
Il regarde finir mélancoliquement
Le tabac dans sa pipe et le vin dans son verre.

Deux voisins, ses amis, sont là-bas, chuchotant
Qu'il ne survivra pas à la défunte, en tant
Qu'elle était au travail aussi brave que quatre.

Et lui songe, les yeux d'une larme rougis,
Qu'il va rentrer, ce soir, ivre-mort au logis,
Bien chagrin — de n'y plus trouver personne à battre.

Je donnerais volontiers comme légère opposition l'*Épithalame,* dont la dernière pensée, on le sait, excita si fort la grosse colère de Louis Veuillot, et, en retour, l'ironie du poète. Mais ce sonnet là est trop connu... L'histoire vaut pourtant qu'on la rappelle, au moins brièvement, et tout le monde ne sait

pas ses classiques modernes... Je commence donc par l'*Épithalame:*

A minuit je m'éveille et la tête obsédée
Par les traits de l'enfant que j'épouse demain,
Je crayonne à tâtons quelque adorable idée
Sur le premier papier que rencontre ma main...

Les rimes du bonheur pleuvaient comme une ondée,
J'en étais à ces mots : « Couronné par l'hymen,
« L'amour est... » — Le sommeil me surprit en chemin
Et la phrase expira dans un rêve scandée.

Le jour enfin paraît. Honte à l'amant qui dort!
Vite, achevons. Que vois-je ! ô méprise risible !
J'avais écris mes vers sur un billet de mort.

L'hémistiche engagé dans le texte terrible
Alignait d'un seul trait ces six mots alarmants :
L'amour est... décédé muni des sacrements.

Sous le titre de *Fureur poétique,* Veuillot — qui se piquait de poésie, et cependant laisse un sonnet bien gaulois et merveilleuse-

sement frappé, *Dolorès*, — Veuillot donc, représenta Soulary « poète furieux, geignant, se détirant, etc. » pour accoucher de son *Épithalame :*

Mais tout est bien payé par cet heureux trait-là :
Le poète est content et se repose. Il a
D'un seul crachat couvert deux choses très augustes.

Et Veuillot l'admirait pourtant. Ce coup de boutoir imprévu, si bien dans le style de l'homme, irrita la verve de Soulary. Supposant le pamphlétaire entiché de la conversion du poète, celui-ci se représentait aux prises avec Satan :

— *Si tu savais, mon cher, comme on s'ennuie aux cieux !*
— *Bon ! Je te vois venir, dis-je à l'esprit immonde...*
— *Là, fléau du regard, la vieille femme abonde.*
— *Jeune, je l'aimai trop ; soyez punis, mes yeux !*
— *Et quels saints ! le gueux Labre...*
— *Ho ! moi, je suis bonhomme !..*

. . . .

Et, après de longs efforts pour dégoûter *d'en haut* le candide poète :

Va donc au ciel !
— J'y vais !
— Un mot encore !
— Achève.
— Louis Veuillot s'y trouve.
— Ah ! tu m'en diras tant !

En terminant l'examen de la première manière de Soulary, il est bon de faire observer que cette œuvre si étrangement émue est jusque-là d'une rare perfection de forme. Ce talent souple et varié, fluide à désespérer d'en jamais saisir les innombrables faces, a atteint, sinon toute la profondeur, du moins tout l'éclat auquel il peut aspirer. L'étude de l'œuvre subséquente n'en sera pas moins nouvelle. Elle sera même une preuve de plus en faveur de l'*esprit* et de l'*âme,* qu'on a si souvent refusés au sonnettiste lyonnais.

III

AVANT de pénétrer dans la dernière phase poétique de Soulary, essayons de fixer en quelques mots la place qu'il occupait dans les lettres françaises vers 1862. Sainte-Beuve disait alors à un écrivain célèbre dont je le tiens : « Soulary, c'est un Gautier *plus rare,* mais qui a des idées. » Le mot est à retenir. Sans être de la même génération que lui, J. Soulary a

toujours eu avec Gautier des affinités de plastique et de virtuosité. Il est un de ceux qui ont le plus marqué dans cette période du second empire. Je puis même affirmer que le poète des *Émaux et Camées*, Baudelaire et Soulary étaient les trois influents de l'école qui se préparait.

L'influence de Leconte de Lisle, ce maître de la description coloriste, plutôt *divisée* et assurément moins saine, moins heureuse, ne fut guère féconde qu'après 1864. Étrange est sa situation dans la poésie contemporaine. Après avoir imité Hugo, il se voit imité par lui, attrait inconscient pour leurs disciples. On a peine à concevoir Hugo imitateur et pourtant si j'en crois M. F. Brunetière, renchérissant sur les énonciations timides de M. Biré *(V. Hugo avant 1830)*, il subissait déjà au temps des *Feuilles d'automne* l'influence de Sainte-Beuve, comme il a suivi la trace d'Alfred de Vigny dans la conception de sa *Légende des siècles*. Quant à Leconte de Lisle que j'admire

pour son appropriation prestigieuse des moules anciens, je crains que sa popularité n'aille pas grandissante. On revient peu à cette poésie. A l'opposé de celle de Soulary dont on fait aisément son *livre de chevet*. Il n'en est ainsi que des plus classiques d'entre nos écrivains, et c'est justice !

Les connaisseurs, les délicats, les poètes, étaient allés à Soulary d'un seul coup. De là certaines imitations qui passèrent inaperçues, la distinction de son talent ayant toujours tenu le grand public à l'écart. Soulary n'avait d'ailleurs rien tenté dans le sens de la réclame. Il occupait les rares loisirs de ses fonctions administratives[1], et bientôt d'un poste élevé de bibliothécaire au *Palais des Arts* de Lyon, (1864), à concentrer les philosophies qui agitaient en lui leurs systèmes, dans cette forme pythagorique de la poésie, le sonnet. — Ce ne

1 Il était chef de division de la préfecture du Rhône depuis 1858.

fut jamais bien que dans sa villa des Gloriettes qui domine le Rhône et regarde les Alpes, adossée à la balme verte du faubourg de Saint-Clair, ou dans sa maisonnette de Rossillon en Bugey, d'où il a daté ses plus champêtres inspirations, que Soulary goûta vraiment cette oisiveté solitaire et féconde qu'il avait enviée jadis à son maître Horace.

Mais, malgré cet amour obstiné de la retraite, le devoir de l'observation le replongea souvent dans la foule. Et, d'ailleurs, n'a-t-il pas toujours eu ce petit cercle d'amis distingués : les Chenavard, les Jean Tisseur, ses deux intimes ; les Pierre Dupont, les Victor de Laprade, les Vingtrinier, un archéologue doublé d'un poète, les Louisa Siefert, une fille de son esprit, pour entretenir en lui l'amour du beau et la foi dans son œuvre....

De plus grands succès, des honneurs peut-être, qu'on lui assurait à Paris, ne décidèrent jamais ce doux épicurien à quitter sa pro-

vince. Et quand on l'en priait trop fort, voici ce que répondait l'humoriste :

Dans mon village de Lyon,
Nous avons aussi nos merveilles :
Des gens de plume et de crayon,
Voire des commis de rayon,
Et des abeilles.

Nous avons deux jolis ruisseaux
Où l'on peut se noyer sans peine.
Ils portent d'assez fiers bateaux
Et fourniraient de belles eaux
A votre Seine.

. . . .

A part maints gueux à peu près nus,
Nos naturels portent du linge ;
Leurs types, qui vous sont connus,
Vont de Maritorne à Vénus
De l'ange au singe.

On voit là, tout comme chez vous,
Des dames plus ou moins fidèles,
Des maris plus ou moins jaloux

Et des chasseresses d'époux
Plus ou moins belles.

De petits vestons presque sots,
Des robes rouges presque graves,
Des habits noirs presque dévots,
Des caissiers, peut-être idiots,
Mais presque braves.

On y mange à peu près son pain,
On y boit à peu près son verre,
On y vit à peu près son train,
On est même à peu près certain
D'aller en terre.

Que Paris nous fasse la loi
Par un côté brillant qui frappe,
Par un certain je ne sais quoi,
Par une certaine... (aidez-moi,
Le mot m'échappe) ;

Je tiens ce point pour éclairci ;
Mais encore vaut-il qu'on en glose ?
C'est bien là mon moindre souci :
Bâiller là-bas, bouder ici,
C'est même chose...

Toute cage est cage au pinson ;
La meilleure est la cage ouverte.
Mon choix est fait. — Vite un buisson !
Je vais chercher de Robinson
L'île déserte.

Cette pièce n'est déjà plus dans la manière d'autrefois. La nouvelle *époque* du maître va se développer dans la seconde partie de ses *Poèmes* et *Poésies*, et dans le troisième et dernier volume, que Lemerre vient à peine de publier (février 1883). Ce sont deux recueils de sonnets : la *Chasse aux Mouches d'or* (1877), et les *Jeux divins* (1882) ; des poésies diverses, les *Rimes ironiques ;* enfin, la belle comédie en vers : *Un Grand Homme qu'on attend*, jouée à Lyon par deux reprises, qui appartient de droit au Théâtre-Français, et dont je ne dirai rien ici.

Les poésies qui ont suivi l'*Escarpolette* (1862), sont en général des odelettes char-

mantes, toutes plus ou moins philosophiques. Je n'en blâmerai que le précieux de la composition. Distinguons cependant comme franche peinture, *Dame la paix*, récit de chasse. C'est là un conte de bonne humeur, malgré sa fine mélancolie. On peut y ajouter, et du même genre, le poème d'*Aline* non moins connu et les *Oiseaux bleus*.

Mais dans tout ceci je ne vois encore que des sonnets « émancipés en poèmes », suivant l'heureuse expression de M. F. Sarcey. Le *Cantique du roi Guillaume*, une ode vraiment classique, semble pourtant ouvrir un horizon nouveau... Il faudra encore cinq ans à Soulary pour s'affranchir de sa contrainte volontaire.

Dans la *Chasse aux mouches d'or*, l'évolution de pensée dont je parlais tout à l'heure, apparaît bien caractérisée. Les traits dominants de cette poésie vont s'accentuant. L'amer-

tume de l'humoriste tend à devenir une ironie sanglante, et son subjectivisme apparaît moins réflexe qu'autrefois. Il y a là une certaine *Battue au sentiment* qui détonne un peu devant l'œuvre antérieure, si objective, si impersonnelle. Aussi les meilleurs de ces sonnets sont-ils bien ceux où le poète s'abandonne franchement à philosopher sur son cœur, à la façon de Sully-Prudhomme. La paternité du genre me semble échoir pourtant à Soulary... Ces deux pièces : *Liber esto, In somno æterno*, pour ne citer que les plus belles, méritent mieux qu'une mention. Citons un fragment de la seconde :

L'Ange sonnait là-haut la trompe du réveil...
Et soudain j'entendis un lamentable chœur
De voix criant : « Rends-moi, rends-moi mon cœur,
« Voici l'heure où chacun reprend sa vie aux autres. »

— Femmes, ouvrez mon flanc, fouillez-y sans frémir ;
« Partagez-vous ce cœur fait de la chair des vôtres ;
« Refermez bien ma tombe, et laissez-moi dormir ! »

Le rationalisme habituel du poète est représenté par une partie qui est la plus élevée du livre : *l'Affût au raisonnement.* Les traits dominants de sa pensée vont s'accentuant, ai-je dit. Sa philosophie, généralement très libre et uniquement rationnelle, nous apparaît triste et outrée. On entrevoit encore chez lui d'étroites parentés de forme et de pensée avec Sully-Prudhomme. L'inspiration des deux poètes ne procède-t-elle pas un peu de la terreur, de l'inquiétude du raisonnement ?...

Nous ne saurions à ce propos opposer de plus parfait contraste à Soulary que M. de Laprade, son ami. En doux et nuageux penseur, en rêveur chrétien qu'il est, Laprade a cette philosophie sereine qui se confie sans chercher. Le poète des *Mouches d'or* par exemple, mêle volontiers une pointe d'ironie à ses paradoxes philosophiques. Écoutez cependant ce cri de révolte inspiré par la devise d'un heureux poète qui n'y songeait

pas, bien certainement, le félibre Bonaparte-Wyse:

SAPERE AUDE

Ta devise est fière et me va ;
Mais elle est — soit dit sans offense —
Tout le rebours de la défense
Qu'à nos parents fit Jehovah.

Sur l'arbre d'or de la science,
Ève, un jour, rêvant, la trouva ;
Sa faute heureuse nous sauva
De languir aux langes d'enfance.

« Raison peureuse, ose savoir !
Savoir est clé de tout pouvoir. »
Ainsi lui parlait la couleuvre.

Sur cet arbre mystérieux,
La pomme est toujours mûre. — A l'œuvre!
Dérobons le secret des dieux !

L'humoriste s'en donne à cœur joie! Ne serait-ce pas plutôt le philosophe ?... Et c'est d'une superbe éloquence, sans contrainte, en quatorze vers. Il y a décidément aussi parenté d'allure entre Soulary et Baudelaire, un autre révolté, sauf que la révolte de celui-ci est moins ordonnée en général... On retrouve néanmoins la morale chrétienne sous ce rationalisme voulu.

Dans de fortes études de prose, données aux journaux de Lyon de 1868 à 1874 et qui y sont restées, Soulary nous découvre une tendresse de philosophie que ses sonnets, humoristiques et désabusés, affectent de voiler toujours. L'humour du poète, lumineux et fantaisiste dans ses débuts, s'assombrit avec l'âge. C'est un frère de Henry Heine moins lyrique, mais aussi profond, dans sa forme impeccable, qui va se révéler à nous. Nul n'est prophète dans son pays... Mais méfiez-vous des poètes. Les méchantes railleries de certains jaloux, les sottes critiques

de certains pédants, vont être durement flagellées dans les *Rimes ironiques* :

Voici qu'à mon réveil l'oiseau noir a chanté,
Par un matin brumeux, cette chanson chagrine :
« Poète qui vieillis rappelle ta fierté !
« Vois ! les neiges d'hiver ont fait fuir la beauté...

Et ailleurs, dans le fameux sonnet à *Théocrite* :

LE POÈTE

Adieu, Maître, j'ai honte à ces jeux ; on me blâme
D'avoir la neige au front et le printemps dans l'âme.
Qu'en pense la Chloé, complice de mes torts ?

THÉOCRITE

Elle en rit ! « N'aimer plus, autant mourir, dit-elle.
Ceux-là n'auront jamais que l'âge de leur corps
Qui raillent dans l'esprit la jeunesse éternelle ! »

C'est un incomparable recueil que ces *Rimes ironiques*, où le poète se dégage enfin librement de la contrainte — légère pour ses ailes, visible

néanmoins, — qu'il s'était d'abord imposée. Nous avons là de belles effusions lyriques qui sont autant de libres poèmes. Le *Songe*, la *Gypsie*, le *Chêne*, cette ode à Victor Hugo, si admirable de description et de style si concentré, et d'ailleurs déjà classique, nous laissent loin des *sonnets émancipés* de tout à l'heure. Sans nous arrêter uniquement à des pièces de première grandeur, nous avons aussi dans le *Cri*, *Aux Morts*, *A Madame Michelet*, de glorieuses pages de pure poésie. Cette dernière débute avec l'allure d'une ode des *Contemplations :*

A cette heure où ton âme ploie,
Menant le deuil
De l'être aimé qui fut ta joie
Et notre orgueil ;

Regarde ! un élan sympathique
A tes douleurs
De l'ancien monde à l'Altantique
Saisit les cœurs !

Ce qui s'avance, est-ce une bière ?
Est-ce un pavoi ?
De ton époux l'Europe entière
Suit le convoi !. .

Le reste, il est vrai, n'est plus de cette envergure. L'idée y devient précieuse. Nous sommes néanmoins bien au-dessus des premières tentatives lyriques de Soulary.

Et cette page éloquente : *Aux Morts!*

O trépassés! combien j'envie
Vos bras et vos fronts désarmés!
Que vaut la lutte de la vie
Auprès du calme où vous dormez ?

Malheur à l'être qui s'attarde
Aux sentiers trop longtemps battus !
C'est à ses travers qu'on regarde :
Vous ne montrez que vos vertus.

On vous fait votre part sans haine ;
L'homme en ses rêves dominants,
N'est cruel qu'à ce qui le gêne,
Et vous êtes si peu gênants !

Voilà l'humoriste qui reparaît. Bien à tort, par exemple. On me répondra avec l'épigraphe du livre : *Sunt cachinni rerum...* Dans cette pointe d'humour, je crois trouver une faute de goût..? Elle est pourtant d'une ironie puissante... Mais aussi ne dépare-t-elle pas la pièce, qui se déroule toute entière avec un majestueux lyrisme :

Les nœuds par où l'âme se lie
Chez nous s'envolent à tous vents ;
Vous, n'ayez peur qu'on vous oublie !
L'oubli n'atteint que les vivants.

Le temps arrache de lui-même
Les traits brûlants qu'il porte au sein !
Morts heureux ! C'est vous seuls qu'on aime,
D'un amour fidèle et sans fin.

Tristesse du dernier sourire,
Qui pourrait sur toi se blaser ?
Qui voudrait du cœur te proscrire,
Souvenir du dernier baiser ?

Il est encore une étrange mais réelle parenté entre certaines pages de ce livre et les dernières poésies de M. Sully-Prudhomme. *Si l'on me disait*, *Correspondances muettes*, (ces titres seuls parlent assez), *le Revenant*, *Page déchirée*, pourraient leur appartenir à tous deux.

Page déchirée, par exemple :

Moi naïf, j'avais fait ce rêve comme un autre :
Des peuples s'étreignant dans le même baiser…

n'est-elle pas sœur de l'ode si connue, *Repentir :*

J'aimais froidement ma patrie
Au temps de la sécurité…
Je m'écriais avec Schiller :
« Je suis un citoyen du monde !
« En tous lieux où la vie abonde
« Le sol m'est doux et l'homme cher… ! »

Quant aux autres pièces, elles se ressentent d'une mièvrerie ou anémie philosophique

dont Sully-Prudhomme lui-même n'est pas toujours exempt. Comment établir ces rapprochements ? Nous croyons pouvoir les attribuer à leur commune méthode d'observation. Joséphin Soulary apporte à l'étude de la raison la même pénétrante analyse qu'emploie Sully-Prudhomme pour l'étude du sentiment. De là cette recherche qui paralyse les coups d'ailes.

D'autre part, quand Soulary reporte à l'observation du cœur son analyse superbe de la raison, il déploie un anacréontisme un peu dans le goût du XVIII[e] siècle, tout italien de forme et alors très différent des magnifiques pages de sensibilité, si sincèrement vécues, du poète des *Solitudes*.

Dans ce cadre, païen et conventionnel, il enferme le plus souvent une grande vérité philosophique qui transparaît encore sous un voile d'humour. Ce genre triomphe dans les

Jeux divins, son dernier recueil de sonnets (1883), où les arguties de l'observation coudoient les plus larges pensées. Donnons comme dernier exemple et frappant contraste deux admirables morceaux de ces JEUX DIVINS : *Cuisine d'amours* et l'*Insatiable*. Ils résument à eux deux la dernière manière de Soulary :

Tous les amours sont en cuisine.
Au gril de leurs flambeaux grégeois,
Ils fricassent gibier de rois :
« Ce sont des cœurs, on le devine. »

Mais le feu, mal réglé, calcine
Ces tendres chairs. — « Les maladroits ! »
Dit une muse à l'œil narquois,
Qui près de là passe en voisine.

« Modérez la flamme ! A quoi bon
Réduire ces cœurs en charbon ?
Voilà, certes, un régal étrange ! »

— Pas si fous ! ont-ils réparti :
Quand nous soignons trop le rôti,
C'est toujours l'hymen qui le mange.

Un roman de Balzac en quatorze vers, et merveilleusement ciselé. Voici l'*Insatiable :*

L'animal merveilleux créé pour le singer
Étant fini, Dieu dit : « Que sa tâche commence !
Raison, reçois en don cette tête qui pense ;
Amour, ce cœur qui sent, tu peux te l'adjuger.

— Oh ! murmure l'Amour, c'est mal me partager ;
Que tirer de ce cœur ? Sa maigre contenance
N'en fera jamais rien qu'un vase d'abstinence !
— Qui sait ? dit la raison ; nous allons les jauger. »

Aussitôt fait, la tête en un moment remplie,
De toute part déborde en trop plein de folie ;
Mais l'épreuve du cœur est encore à fournir.

Voilà bien six mille ans, que dans son ouverture,
L'amour engouffre tout sans combler sa mesure.
— On ne saura jamais ce qu'il peut contenir.

Et mon étude est terminée. Peut-être me demandera-t-on quel rang il convient d'assigner à Joséphin Soulary parmi les poètes mo-

dernes. Je ne voudrais me prononcer. Il est le *seul* de l'école dite plastique, et dans laquelle on doit ranger la plupart des inspirés des deux dernières générations, qui ne soit jamais tombé dans le convenu. Je l'ai rapproché à dessein de cet autre charmant artiste, Sully-Prudhomme. Puisque je rappelle encore ce nom si éminemment sympathique aux fidèles de la poésie, qu'on me permette un dernier parallèle, par lequel je terminerai. Ces deux poètes n'ont aujourd'hui qu'un public de délicats; mais le public, généralement jeune ou féminin, de Sully-Prudhomme est peut-être plus nombreux que l'*élite* raffinée et philosophique qui se complaît à la lecture de Soulary. C'est tellement vrai, que ces quatorze fameux vers des *Deux Cortèges*, que je n'ai pas voulu citer parce qu'ils sont dans toutes les mémoires, font passer d'ordinaire le sonnettiste pour un attendri. Or, l'impression sommaire d'une revue de cette œuvre, merveilleux musée de médaillons

poétiques cuits et recuits au feu d'une passion concentrée, est, populairement, plus une impression d'admiration que d'attendrissement envers *le plus grand artiste* de la poésie contemporaine. En effet, pour quiconque est las des rêveries fades et malsaines, des étrangetés creuses ou des sonorités romantiques, Joséphin Soulary sera toujours le prince des sonnettistes, et en tous cas, l'un des plus puissants virtuoses de notre langue poétique.

Juin, 1883.



SUPPLÉMENT



I


En finissant, j'ai un remords. On ne connaît guère de Joséphin Soulary que ces deux diamants incomparables : Les *Rêves ambitieux*, cités plus haut, et les *Deux cortèges*, que j'ai dit être dans toutes les mémoires. Ils donnent une idée assez imparfaite de l'œuvre immense du

poète, où il a monnayé au coin d'un prodigieux talent et d'un profond esprit, les systèmes philosophiques et les problèmes moraux qui le hantent si cruellement depuis sa jeunesse.

Or, voici que rendant compte de cette étude sur le sonnettiste lyonnais, d'après la *Revue du monde latin*, M. Aug. Marcade citait précisément, au *Figaro,* ces deux titres de noblesse indiscutés de Soulary : la magnifique lettre de Sainte-Beuve et les *Deux cortèges* que tout le monde peut bien ne pas savoir par cœur. Je ne veux plus les avoir volontairement omis.

« C'est sans doute, disait M. Marcade, en voyant, à un très court intervalle, le couronnement de deux poètes, MM. Sully-Prudhomme et François Coppée, qu'un jeune écrivain, M. P. M., a conçu la pensée de rendre hommage à un de leurs grands devanciers en poésie, M. Joséphin Soulary. Il est aujourd'hui âgé de soixante-neuf ans ; il a vu tomber avant lui Théophile Gautier, Charles Baudelaire, ses émules, et Victor de Laprade, son compatriote

et son ami. Lui, continue toujours à ciseler ses médaillons et ses poèmes, sans que l'âge paraisse attiédir sa verve, et alourdir sa main. Ses œuvres complètes ont été éditées par Lemerre, dans trois volumes exquis de forme, si appréciés des bibliophiles. Le premier est précédé d'une lettre de Sainte-Beuve qui lui écrivait le 8 janvier 1860, pour le remercier de l'envoi d'un volume de sonnets :

. . . .

« J'ai quelques droits sur le sonnet, étant « des premiers qui aient tenté de le remettre « en honneur vers 1828 ; aussi je ne sais si je « mets de l'amour-propre à goûter cette forme « étroite et curieuse de la pensée poétique, « mais je sais bien (et je crois l'avoir écrit) que « j'irais à Rome à pied pour avoir fait quel- « ques sonnets de Pétrarque, et maintenant « j'ajoute : — quelques sonnets de Soulary. »

« Un de ceux qui avaient frappé le plus vivement Sainte-Beuve — les *Deux Cortèges* — est bien connu. Pourtant, je me souviens de l'a-

necdote contée ici-même. Une dame demande à un académicien de lui dire le fameux sonnet d'Arvers « que tout le monde sait. » Celui-ci se récusa, et pour cause. En prévision d'accident semblable, voici les admirables vers de Soulary :

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le suit : presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême ; — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère lui tendant le doux sein qu'il épuise
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

« Mettez ce sonnet en regard du sonnet d'Arvers et dites auquel des deux vous donnerez la préférence. Ils sont aussi parfaits l'un que l'autre,

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

— a dit Boileau. »

(*Figaro*, supplément du 15 mars 1884).

Cette forme poétique, si complexe et si rebutante, n'a jamais été maniée avec plus d'aisance que par J. Soulary. Je sais plus de dix sonnets de lui, que les critiques les plus sévères renoncent à classer, tant ils dépassent la moyenne des chefs-d'œuvre du genre. Son esprit s'y est de bonne heure habitué et complu. Ce qu'on peut trouver de raffiné en lui n'est que le défaut de cette habitude de concentration qui me paraît presque nécessaire au sonneur de sonnets. Il faut connaître le

mode de composition de Soulary pour s'en bien rendre compte.

La vision de son petit poème, ou petit drame, si l'on veut, lui apparaît d'emblée, quand il songe à l'écrire. C'est d'ailleurs ce qui arrive à la plupart des poètes. Mais lui, n'a pas à débrouiller péniblement l'idée, et à la répartir dans les quatrains et les tercets... Elle lui est apparue complète dans ses parties essentielles, qui reposent généralement sur le premier quatrain et le dernier tercet. Or le premier tercet devant être un acheminement au trait final et faisant, par là même, un peu partie du dernier qui ne peut se suffire, le second quatrain sera donc la partie souffrante, l'acte languissant de ce petit drame, le sonnet.

Je croirais volontiers que chez Soulary lui-même, l'idéal poursuivi résidât dans la perfection du second quatrain. Mais cela ne fait pas qu'il ait jamais à souffrir de cette prétendue division en parcelles de l'idée du sonnet. Elle lui est spontanée comme à tous ceux qui ont

pu se plier à ce joug, et tout au plus a-t-il, pour achever son poème, à fournir le travail du mosaïste polissant le cubicule de marbre qui doit combler un vide inattendu.

L'aventure des *Rêves ambitieux* que le poète s'est surpris à écrire d'un jet sur un registre de la préfecture du Rhône, de cet immortel quatorzain que je considère avec les *Deux Cortèges* comme un chef-d'œuvre absolu, tant pour le fond que pour la forme, comme l'un des plus rares joyaux de notre langue, est là pour prouver ce que j'avance. — Et l'artiste qui atteint cette perfection me semble plus qu'un maître du sonnet —, un virtuose souverain.

Paris, 10 mai 1884.



II

BIBLIOGRAPHIE

1. *A travers champs*, poésie, br. in-8°, 16 pag. (grav. sur titre de L. Perrin). — Lyon, Louis Perrin, 1837.

2. *Les cinq Cordes de luth*, poésies, br. in-8°, 3 ff. — Lyon, Léon Boitel, 1838.

3. *Paysage*, in-8° br., 1 ff. — Veuve Ayné, imp. — Lyon, 1841.

4. *Iambes*, in-18, br., 4 pag. — Constant Jaccottet. — Lyon, 1841.

5. *Le Chemin de fer*, ballade, 1 ff., br. in-8°. — Veuve Ayné, imp. — Lyon, 1841.

6. *Une mendiante au Congrès scientifique*, poésies, 1 ff., in-8° br. — Veuve Ayné, imp. — Lyon, 1842.

7. *Les Éphémères*, sonnets, 1 vol. in-8°. — Constant Jaccottet. — Lyon, 1847.

8. *Sonnets humouristiques*, 1 vol. in-8°. — Lyon, Perrin, 1858, avec eau forte de L. Guy.

9. *Les Papillons noirs*, petit in-18. — Roanne, Ferlay, 1858 (détruit).

10. *Les Figulines*, 1 vol. in-8°. — Perrin, 1862 (tiré à petit nombre).

11. *Sonnets humouristiques*, 1 vol. gr. in-8°, avec grav. et portrait sur acier, de Dubouchet. — Lyon, Perrin, 1862.

12. *Sonnets, Poèmes et Poésies* (dédié à la ville de Lyon), 1 vol. in-8° carré. — Louis Perrin, 1864.

13. *Les Diables bleus*, 1 vol. in-8°. — Louis Perrin, 1870.

14 *Pendant l'invasion*, poèmes patriotiques. — Louis Perrin, 1870.

15. *Œuvres complètes*, I. *Sonnets;* II. *Poèmes et Poésies*, 2 vol. elzévir. — Paris, Lemerre, 1872.

16. *La Chasse aux Mouches d'or*, 1 vol. in-8°. — Lyon, Louis Perrin, 1876.

17. *Les Rimes ironiques*, 1 vol. in-8°. — Louis Perrin. — Lyon, 1877.

18. *Un grand homme qu'on attend*, comédie en vers, 1879. Paris, Lemerre, 1 br. in-18.

19. *Une physionomie Lyonnaise*, br. de 16 pag. — Lyon, 1881.

20. *La Lune Rousse*, comédie en 1 acte en prose. — Paris, Lemerre, 1879.

21. Œuvres complètes, I. *Sonnets*; II. *Poèmes et Poésies*; III. *Les Jeux divins, les Rimes ironiques*, etc. — Paris, Lemerre, 3 vol. elzévir, 1882.



JEAN TISSEUR

1814-1883



JEAN TISSEUR

(*Revue Lyonnaise*, 15 août 1883)

PRÈS l'unanime concert de sympathie qui accompagnait hier les funérailles de Jean Tisseur, quand les hommages publics et les discours officiels sonnent encore à toutes les oreilles,

Peut-être est-ce bien vite oser parler de lui.

Il nous est un devoir pourtant de rappeler ici les regrets de la première heure, devant la tombe à peine fermée de l'éminent penseur lyonnais.

Sans doute, nous ne songeons point à retracer déjà les étapes de sa vie. Une plume assurément plus autorisée que la nôtre le fera, sans nul doute, le jour où son œuvre, en partie inédite, affrontera seule une publicité qu'il refusait de susciter lui-même. Mais cet homme était bon, de cette bonté qui fait la grandeur. Mais ce poète était un modeste, et ce railleur un tendre et un croyant.

C'est pourquoi nous tenons à proclamer bien haut que les qualités intimes de Jean Tisseur ont mérité cet écho solennel autant que les services rendus à ses concitoyens.

Pendant cinquante années d'une vie laborieuse, Jean Tisseur avait apporté le concours de sa lumineuse intelligence à toutes les branches de l'activité lyonnaise.

Critique, économiste, philosophe, poète, il était tout cela. L'œuvre de l'économiste, les services inappréciables rendus à l'industrie locale par la pénétration d'esprit de celui qui fut trente ans secrétaire de la Chambre de commerce, M. Ed. Aynard, dans une forme pure et concise, l'a définitivement résumée (*Courrier de Lyon* du 28 juillet). On n'y reviendra pas.

Il est nécessaire pourtant de bien faire comprendre que l'unité de la vie et de l'œuvre de Jean Tisseur n'est si remarquable que parce que la même philosophie présidait à toutes les deux.

C'était un idéal pratique que cet esprit si profondément sensé avait pris pour drapeau de sa vie littéraire. Jean Tisseur, en effet, était avant tout un critique et un poète, deux états plus rapprochés qu'on ne pourrait le croire ; mais le sang d'une race de travailleurs obscurs criait dans ses veines, comme il l'a dit, et

il cherchait la poésie, l'âme du milieu où ils avaient vécu. C'est ainsi que les affinités de la poésie et de l'industrie avaient ébloui ses regards.

Peu nombreux cependant sont les poèmes qu'il nous laisse. Les principaux : *Idylle grecque*, *la Locomotive* (1847) et le *Pèlerinage au tombeau de Jacquard* (1851) pourraient suffire à la renommée d'un écrivain. Nous ne parlerons que de ce dernier qui est une grande œuvre, mais à qui les procédés de conception et de travail du poète n'ont peut-être pas donné le caractère définitif qui revêt les chefs-d'œuvre.

Les œuvres poétiques de Jean Tisseur, plus *volontaires* qu'inspirées, se ressentent d'une préoccupation commune aux grands écrivains lyonnais. Seuls, Pierre Dupont et Louisa Siefert, y ont échappé. C'est une contexture de forme, une recherche de prosodie qui paralyse les coups d'ailes. Allons au fond de Soulary, de Jean Tisseur, de Laprade lui-

même, leur poète à tous est Chénier. Et cela, par un instinct, par un sens de l'antique que la renaissance italienne a apporté à Lyon, en le dénaturant toutefois. La poésie de Jean Tisseur, distincte de ces œuvres et moins égale qu'elles, a l'apparence d'une de ces tapisseries de haute lisse (son nom était prédestiné) dont on admire le travail sans se laisser transporter par l'image.

Il tient en cela de Boileau et aussi par le bon sens suprême de toutes ses productions. Dans le *Pèlerinage à Oullins*, par exemple, on admire un art poétique n'ayant gardé de la tradition classique que ce qui la fait supérieure à l'absolue émancipation moderne.

Il appartient à cette génération favorisée qui fut pétrie par les demeurants de la vieille école et moulée par les arrivants de la nouvelle. La pensée est aisée, sans hardiesse, sans faiblesse non plus. Quant à la forme, elle s'émancipe aux bons endroits pour s'endiguer ensuite correctement dans ce que nous appel-

lerons le récitatif. Mais ce qui nous frappe surtout dans ce poème et qui justifierait notre évocation du nom de Boileau, c'est le grand nombre de vers et de distiques enserrant vigoureusement une idée belle et complète et la gravant dans l'esprit avec une netteté de proverbe ou de médaille. Nous les énumérerons au passage.

Le poète donc se réveille avec l'aurore et traverse Lyon, pour aller saluer Jacquard sur sa tombe. Mais, se demande-t-il,

Sa gloire d'un rayon en sera-t-elle accrue ?...
Non, le métier qui bat au coin de cette rue
Voilà le vrai rapsode et seul il en dit plus
Que ne feront jamais tous les chants de nos luths !

C'est une transition pour passer d'un magique tableau de la ville à son réveil à la description des Panathénées qu'il rêve pour son humble et glorieux héros. Mais déjà

il approche d'Oullins, mais il est dans le cimetière...

Silence, c'est ici! ce mûrier est le sien :
La palme est bien choisie et le laurier va bien.

Qu'enseigne ce mûrier? le poème va nous l'apprendre. Car il est didactique et surtout descriptif, plutôt qu'abandonné au lyrisme emphatique des *éloges* vulgaires. Jacquard a fait de grandes choses :

O poètes, venez lui rendre témoignage ..
L'utile vous déplaît, le réel vous aigrit!
Pour vous Dieu, c'est un peintre, un poète, un artiste,

Ah! Dieu c'est plus encore!

Oui, devant l'Archimède et l'Homère suprême
La terre est un métier comme elle est un poème.

Jacquard l'avait compris, c'était un sage antique. Mais cette douceur dans son inno-

vation, combien peu l'ont d'abord admise ! L'ouvrier brisera le métier de Jacquard, mais Jacquard le relèvera... en relevant l'ouvrier lui-même.

Le rêve du poète est achevé. Après une éloquente page au peuple de Lyon et de hautes considérations sur l'avenir entr'ouvert par Jacquard, il a repris sa route avec le crépuscule.

Ce poème est un monument à la gloire de Jacquard, à la gloire de Lyon. Son caractère lyonnais est précisément remarquable, car c'est là le trait distinctif d'un poète et d'une famille qui appartiennent tout entiers à la cité. Quand on aura l'œuvre complète de ces quatre frères aussi étroitement liés d'esprit que de cœur, très inégaux de talent, il est vrai, mais dont chacun aura été au moins homme de lettres, on saisira cette dominante d'une forte race d'esprits cultivés.

L'aîné, Barthélemy, littérateur et poète, mort prématurément professeur à Lausanne,

avait déjà en lui les éminentes qualités de la famille. Son nom qui est inscrit en tête du premier livre de V. de Laprade, est désormais inséparable de ces glorieux débuts qu'il avait suscités. Et ç'a été la dernière œuvre de Jean Tisseur que cette genèse de *Psyché* qui devait précéder la publication des poésies de son frère.

Quant aux deux survivants, Clair et l'abbé Alexandre, ce n'est pas à des lecteurs lyonnais que nous prétendons les faire connaître. A côté d'agréables fantaisies philologiques, le premier *(Puitspelu)* a laissé néanmoins un livre qui restera. Nous parlons des *Vieilleries lyonnaises*. Il s'est constitué là un genre humoristique *très* à lui, trop indigène pour être bien français, mais que personne assurément ne lui disputera. Les voyages littéraires de l'abbé sont aussi dignes d'éloge. Car voilà des livres, en somme, qui ont pour but plus ou moins direct le relèvement provincial... Mais tous ces travaux cèdent le pas à l'œuvre si har-

monieuse, si uniformément suivie de Jean Tisseur.

« La poésie sera de la raison chantée », avait dit Lamartine, et tout dans l'œuvre et dans la vie de notre penseur lyonnais semblait avoir ces mots pour épigraphe. Son beau discours de réception à l'Académie de Lyon, les admirables études de prose qu'il a disséminées dans la *Revue* qu'il dirigeait avec Buy (1848), homme, dit-on, de grand talent, dans le *Censeur*, dans le *Salut Public* et la *Revue du Lyonnais*, témoignent toutes d'un esprit préoccupé de l'alliance du beau et de l'utile en même temps que d'un poète et d'un critique distingué. Oui, elles sont d'un observateur éminent ses études de la *Revue du Lyonnais* sur V. de Laprade, la Ristori, Rachel et les *Huguenots*. On voudra les revoir, quelque jour. Cette critique à la Sainte-Beuve, dont l'analyse pénétrante est elle-même une poésie, se retrouvait encore dans les causeries de Jean Tisseur.

C'était le plus charmant esprit, mais peut-être aussi le plus paresseux. Ces douces flâneries de la parole et de la pensée, si fructueuses au dire de Topffer, et qui ont toujours retenu, groupé et lié les poètes, ne pouvaient moins faire que de trouver un écho. C'est ainsi qu'il sut rapprocher Soulary, le profond humoriste, le maître virtuose, Laprade, le doux penseur, le philosophe chrétien, Chenavard, le grand peintre, un autre philosophe, et former avec eux cet incomparable quatuor d'artistes lyonnais, dont parleront nos descendants.

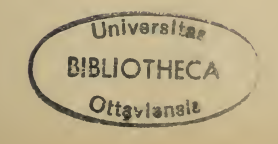
L'âme de ces réunions, le lien de ces amitiés d'élite, c'était Jean Tisseur. Il avait peu écrit, on le savait, on l'admirait quand même universellement. Car tout ce qu'il y avait à Lyon d'intelligence et d'*éducation* l'avait rencontré quelque part. Un causeur! dira-t-on : *verba volant!*... Oui, comme la semence dans le champ de l'esprit qui féconde.

C'est ainsi que le causeur agit parfois autant que l'écrivain. — Jean Tisseur en fut un exemple. Et nous revendiquons, au nom de sa mémoire, plus d'une influence utile sur sa génération !



LOUISA SIEFERT

1846-1877





LOUISA SIEFERT

C'EST une bien lugubre histoire que la vie de cette jeune fille. Ccmme toutes les déceptions des femmes, son amour malheureux l'entoura d'un cercle implacable et l'oppressa jusqu'à mourir. Mais de ses souffrances et de ses pleurs, il ne reste qu'une rosée de pure poésie. l'immortelle

rosée de la froideur du monde rencontrant la fièvre du cœur.

Je viens de lire et de relire les pages consacrées par Mme Siefert à la mémoire de sa fille. C'est navrant. Ce livre charme et étonne à la fois, de la part d'une mère. Une existence douloureuse secouée d'exaltations, des déceptions sans nombre faiblement compensées par la vision lointaine d'une gloire désirée et qui tarde à venir, voilà la vie, voilà la poésie de Louisa Siefert.

Un désir insensé prend mon cœur douloureux
D'échapper à tout prix à ma vie accablante.....
Oh! je veux m'en aller à la gloire, là-bas,
Mais, pour l'atteindre, il faut aussi franchir la route
Où tous les préjugés font le guet, l'arme au bras.
Je les sais sans pitié, j'ai peur, je les redoute;
Le danger est certain, — si je n'arrivais pas!

Savez-vous qu'il est grave pour un poète de livrer au public les confidences de son cœur,

plus grave encore si ce poète est une femme, tout à fait périlleux enfin, si cette femme est une jeune fille.

Louisa Siefert les connut, ces préjugés moqueurs, elle connut cette froideur impitoyable que l'étroitesse provinciale exerce comme une convenance à l'égard des audacieux. Mais elle possédait la foi et la force que donne l'amour, et elle avait raison de crier au monde ses illusions et ses désespoirs.

Écoutez, écoutez, j'aime, je suis aimée.
Je puis vaincre la mort et braver l'inconnu ;
Mon ciel était obscur, ma route était fermée,
Voici : le jour s'est fait et l'amour est venu !

Je ne troublerai d'aucune critique la triste vision que je viens d'évoquer. Je conviendrai seulement que le premier critique qui devait présenter ce livre : les *Rayons perdus*, les premiers vers de Louisa Siefert, avait une tâche bien lourde, bien délicate en même temps.

Ce blâme officiel qu'il fallait poser en principe pour faire accepter ensuite les témérités du recueil, Joséphin Soulary se chargea de le prononcer. Mais il faut voir avec quelle délicatesse il prend le papillon par les ailes! Tout l'humoriste s'y retrouve sous un atticisme charmant.

Ce révélateur de la jeune muse lyonnaise avait été, il faut le dire, son premier conseiller littéraire, le Mentor de ses jeunes rimes. Quand les *Rayons perdus* atteignirent, après deux mois, leur seconde édition (1869) — ils en sont à la quatrième — Soulary prit « ses coudées franches pour parler de Mlle Siefert ». L'article qu'il lui consacra dans le *Salut public* ainsi que ses feuilletons sur les *Stoïques* (1872) les *Comédies romanesques* et l'*Année républicaine*, — toute l'œuvre de Louisa — sont simplement admirables et feraient un petit livre exquis et embaumé qui suffirait à garder de la mort ces franches inspirations.

Devant cette poésie chaste et fière, Soulary ne put résister, par amour du contraste, à évo-

quer le souvenir de Louise Labé, bien que « de rapport entre elles deux il n'y ait pas l'ombre » mais parce que du fond de sa tombe, notre *Belle Cordière* s'était levée, « pour saluer, elle aussi, la Muse des *Rayons perdus*.» Et à ce propos, il révélait encore, lui qui a tant révélé de poètes — voyez ses feuilletons, les *Inédits*, 1870-1873 — une autre muse lyonnaise *coustumière de gai sçavoir*, Mme Alexine Girard, de qui sont ces strophes charmantes transcrites sur la dictée de Louise, comme une épître à Louisa :

Ahi ! Louise, j'ai rancœur
A voir tomber cerises vertes,
Oisel forclos par l'ciseleur,
Et peines par l'enfant souffertes.

Ai souci, quand pleure tant Mai,
Qui desclose la fleur mignonne,
Froisse l'aile à papillon gai
Et vente au nid de l'alcyonne.

Ça, Louise, un printemps du Nord
Qui guettait rose vous a prise.

Si m'en croyez, virez de bord
Votre nef à son apre bise.
. . . .

Lors ai rêvé qu'aviez robbé,
Quand je dormais en solitude,
Le bouquet qu'avais engerbé
Aux jardins de l'Amaritude.

Et que, fleurant triste parfum
Pensant humer baume et dictame,
Comme buveuse abeille à jeun
Las! aviez aspiré mon âme.

Ne disais-je pas que l'influence du XVIe siècle régnait encore sur les gens d'esprit, à Lyon ?...

Après six mois, Louisa Siefert donna l'*Année républicaine*. Ce second livre était dédié à Victor Hugo qui lui avait écrit du premier : « *Rayons perdus!* Non ! Les rayons ne se perdent pas. Rien ne se perd de la lumière ; rien ne se perd de l'âme. » Edgard Quinet, Victor Cherbuliez saluèrent l'*Année républicaine* par de

magnifiques lettres reproduites dans les *Souvenirs* de madame Siefert. L'esprit du protestantisme transparaissait déjà dans ces nobles pages de Louisa Siefert. « Après Arcole, c'est Rivoli » s'écriait M. Cherbuliez. Enfin, M. Guillaume Guizot, la citait au Collège de France et Sainte-Beuve, lui annonçant la nouvelle, écrivait : « Vous avez fait comme Ovide, mais d'une voix plus mâle et d'un accent plus patriotique, les Fastes de l'Année... C'est le vers d'André Chénier fêtant les dieux de Marie-Joseph. »

Cette fois c'était bien la gloire! L'acuité du triste souvenir s'était émoussée dans le cœur du poète. Elle donna, la guerre finissant, son troisième recueil, les *Stoïques*. « Moins attirant peut-être que les *Rayons perdus* par le côté intime, plus attachant par le côté philosophique, tel est ce livre des *Stoïques* dont les pages, délivrées des premières timidités, accusent déjà dans la manière du poète une indépendance fière et une superbe énergie. L'aile s'est élargie dans

les espaces impersonnels ; l'amour en s'élevant est devenu charité. Toute égratignure effleurant une âme faible y fait descendre l'égoïsme; toute blessure entamant une âme forte y fait monter la générosité. Or, Mlle Siefert est une âme forte. Pourvu qu'on n'aille pas insinuer maintenant qu'elle est un esprit fort ! Les gens sont si difficiles à contenter ! »

JOSÉPHIN SOULARY.

Je ne parlerai pas des *Comédies Romanesques* ni du roman de *Méline*, la dernière œuvre du poète. Je trouve dans ses *Poésies inédites* un sonnet qui vaut tout cela. Il résume si bien la mélancolie douloureuse de la fin de sa pauvre vie ..

Si faut-il une fois quitter la liberté !
ET. DE LA BOETIE.

Il est doux de s'aimer lorsqu'on est jeune et beau,
Qu'on marche deux à deux par les routes fleuries,
Où naissent sous vos pieds les folles rêveries,
Tandis qu'au loin la joie agite son flambeau.

Il est doux de s'aimer, quand lambeau par lambeau
L'espoir s'en est allé de nos âmes meurtries,
Quand, pour tout horizon, parmi des fleurs flétries,
Le jour déjà mourant vous montre le tombeau.

Il est doux de s'aimer, qu'on sourie ou qu'on pleure,
Tôt ou tard, pour toujours, pour longtemps, pour une heure
Car le charme est divin de se laisser charmer ;

Et sans cesse, qu'on ait dix-huit ans ou soixante,
Le cœur, seul immortel, de sa voix caressante
Nous murmure à l'oreille : « Il est doux de s'aimer ! »

Je ne dirai pas les dernières années de Louisa Siefert. Sa mère les a longuement racontées et, quelque gloire qu'elle atteigne jamais, c'est une histoire navrante qu'on ne pourra recommencer..

Son séjour à Paris l'avait initiée au monde littéraire des dernières années de l'empire. M. Asselineau qu'elle appelait son maître, Chenavard et Soulary, ses amis de Lyon, suivaient avec tristesse la décroissance de ses forces.

Les souffrances physiques qui l'avaient conduite aux eaux d'Aix en 1866 et dont elle était revenue à peu près guérie, mais torturée par la douleur morale qui l'avait révélée poète, ces premières souffrances reparurent en 1872 compliquées cette fois d'une affection pulmonaire qui devait l'emporter. Cet état de misère, aggravé par la lutte que livraient en elle les exaltations de sa nature et la froide rigidité de sa religion, eut d'inconcevables répits. C'est dans un de ces intervalles d'espérance qu'elle épousa (1876) M. Jocelyn Pène, un ami d'Emilio Castelar, que le rayonnement de son noble esprit avait attiré de l'Espagne.

Mais un an ne s'était pas écoulé que Louisa devait quitter encore sa chère maison des Ormes, à Saint-Cyr, près Lyon, pour demander au climat de Pau une impossible guérison.

Elle s'éteignit en quelques mois, avec cette incomparable et poignante douceur, qui fait du souvenir de ceux qui sont morts jeunes, la

suprême mélancolie. Et brusquement, comme il advient de ces maladies implacables, elle remonta d'un coup d'aile vers Dieu.

« Vers six heures du matin, le 21 octobre 1877, a écrit Madame C. Bost, la sœur de Louisa, comme nous ne remarquions aucun changement et qu'elle semblait sommeiller, Jocelyn sortit et j'allai prendre un instant de repos. Mais une heure après, en rentrant dans sa chambre, je la vis presser les mains de la garde, disant : « Tenez-moi, tenez-moi, on vient me prendre ! » Je la tins dans mes bras et l'appelai, elle me reconnut alors, et me dit de cette voix sourde qui vous pénètre jusqu'à la moelle des os : « Je meurs... je meurs... Éternel ! Éternel!... » C'était le commencement d'un verset qu'elle aimait à répéter : « Éternel, je me suis assurée en toi ! » Je l'achevai pour elle, remettant son âme à Dieu. Elle dit encore : « Croyez, croyez !... » puis des adieux et des paroles inintelligibles. J'appelai vite Elisée qui vint et resta avec moi. Jocelyn monta sans

se douter que la mort était là, et quelques minutes après, notre Louisa s'éteignait doucement, sa belle tête penchée empourprée par le radieux soleil que laissait entrer la fenêtre ouverte. »

Je conclurai avec ce vers de Victor de Laprade :

C'est peu d'avoir souffert, si l'on n'a pas aimé !

et cet autre aussi beau de Louisa Siefert que rappela M. le pasteur Æschimann, le jour des funérailles :

Tout ce que l'homme perd, c'est Dieu qui le recueille.

2 avril 1884.



VICTOR DE LAPRADE

ET

Les Poètes de Lyon



VICTOR DE LAPRADE

ET LES POÈTES DE LYON

I

Au Directeur de la *Revue Lyonnaise*

MON CHER AMI,

J'ÉTAIS à Rome quand Soulary m'apprit la mort de Victor de Laprade.

A dénombrer les illustrations françaises qu'une année a vu disparaître, il semble que

Dieu prépare un renouvellement des maîtres de la pensée. Mais 1883 aura été particulièrement funeste aux lettres lyonnaises. Avant Laprade nous perdions Tisseur... Si bien qu'il ne demeure plus de notre brillante pléiade que Soulary et Chenavard.

Lyon n'a pas le droit cependant de porter encore le deuil : ils sont des meilleurs ceux qui restent ! Et ils ont conservé, je ne dirai pas la jeunesse (les poètes l'ont jusqu'au bout !) mais cette verte santé d'esprit, compagne de la longévité, qui résulta toujours de l'équilibre du génie.

Vous me faites l'honneur, cher ami, de désirer de ma prose pour la mémoire de Victor de Laprade. Une étude réfléchie sur l'œuvre et l'esprit du poète m'est impossible en ce moment. Je ne la comprendrais, d'ailleurs, qu'à la condition de placer mon héros dans le milieu où il a vécu, ce qui exigerait une histoire sommaire du catholicisme libéral au dix-neuvième siècle. Aussi ai-je d'abord songé

à demander ces quelques lignes de nécrologie à un poète qui tient doublement à Lyon par sa famille et sa parenté d'âme avec Laprade, au cher Sully-Prudhomme. « Ce travail, m'a-t-il répondu, exigerait une étude approfondie, car le sujet à traiter est un de ceux qui me sont le plus à cœur. Je ne sais pas improviser lorsqu'il s'agit de ce qui touche mon art et mes affections. » C'est malheureusement le contraire qui m'arrive. La situation de V. de Laprade a été considérable dans la littérature française du milieu du siècle. J'essaierai, tout au moins, de dire quelle me semble sa place parmi nos écrivains lyonnais.

On a souvent parlé de l'esprit bourgeois de Lyon et de ses vues étroites. Il faudrait pourtant s'entendre sur la *déshonnêteté* de cet esprit là et donner à l'appui des preuves de sa faiblesse. Eh bien ! il se trouve qu'il a produit dans ce siècle seulement, l'un des plus puissants génies scientifiques des temps modernes, Ampère, un philosophe considérable, Bal-

lanche, et trois merveilleux ouvriers de notre langue poétique : Pierre Dupont, Joséphin Soulary et Victor de Laprade. Et voyez nos artistes... Flandrin, Meissonnier, Chenavard, Appian, Puvis de Chavannes, ne sont-ils pas les maîtres de l'art contemporain ?... Tous des bourgeois? peut-être. Mais le siècle est bourgeois lui-même qui suit leur sillon de lumière !

On a probablement tout dit sur la vie et les œuvres de V. de Laprade dans les nombreux articles qui, à l'occasion de sa mort, ont remué son souvenir. Je confesse n'en avoir point lu, mais je crois rester dans la note générale, en affirmant que l'écrivain n'était plus de notre âge, malgré le fond de poésie éternelle qu'on retrouvait en lui.

Je me représente volontiers son œuvre poétique comme le Panthéon de Rome, fermé à tous les bruits du monde, ouverte au seul azur du ciel.

Beau vase athénien plein de fleurs du Calvaire !

a-t-il dit lui-même... C'est bien un temple baptisé que cette œuvre de pur idéal où *Psyché* coudoiera les *Poèmes évangéliques*, où les *Poèmes civiques* succèderont aux *Symphonies*. Ce qu'il y manque, c'est le réel dans le rêve, l'humanité dans la grandeur.

Un jour, cependant, la colère envahit cette âme chrétienne ; une colère qui lui semblait sainte, puisqu'elle ne devait pas l'abdiquer au dernier jour de l'agonie. — Laprade écrivit donc les *Poèmes civiques* :

Je renonce à la paix des sereines hauteurs ;
On dit que le sommeil y gagnait mes lecteurs,
Las de suivre à travers d'austères paysages
D'impassibles héros sculptés dans les nuages...

Dans ce livre encore, qui est un beau livre, même après les *Châtiments*, la passion hésitait dans sa voix. On aurait dit qu'il se la reprochait, on voyait qu'il en avait peur. — L'idéal de Laprade réside dans l'abstraction

et son lecteur trouve de la monotonie aux images subtiles de sa poésie. Mais cette poésie est réelle, parce qu'elle met un grand souffle au service de nobles idées :

Plus haut ! toujours plus haut ! vers ces hauteurs sereines
Où les désirs n'ont plus de flux et de reflux,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus !

S'il eût, en général, évité la longueur dans ses poèmes comme dans ses odes, peut-être serait-il universellement connu, ayant traduit en très beaux vers l'intégrité sans tache de sa vie. Une anthologie de son œuvre ne serait donc pas inutile à sa mémoire... Quoi qu'il en soit Victor de Laprade, le rêveur par excellence, passera peut-être un jour, dans cinquante ans, pour le plus grand de nos poètes, quitte à ne redevenir bientôt qu'un grand poète. Son éternelle rêverie, surtout quand elle a pour objet la nature qu'il nous présente sous un

aspect nouveau quoique religieux et qui fait de lui une sorte de Lucrèce catholique, son éternelle rêverie lui prête une *forme* étonnante qui l'enveloppera d'un nimbe croissant de spiritualisme à mesure que la poésie se naturalisera. Laprade est un de ces poètes étranges qu'on découvre à chaque évolution nouvelle de l'esprit; mais il ne saurait être populaire ni même classique, malgré sa langue racinienne, pour les défauts que je viens de signaler.

Au contraire, Pierre Dupont et Soulary croîtront en popularité, parfaitement classiques qu'ils sont déjà tous deux. Le côté humain du premier, le caractère profondément philosophique du second, dans sa pensée libre et moderne et sous son impeccable forme, entreront en ligne de compte dans le bilan de la poésie du siècle, autant du moins que l'on peut préjuger des arrêts de la postérité... Je me trompe, cependant, en disant que tous deux sont classiques et populaires... Soulary seul qui n'est pas populaire passe pour

classique auprès des *dilettanti*, le dernier public des poètes. Pierre Dupont, qui le sera un jour, n'est encore que populaire... Mais il est venu à son heure ; et en rendant, je le répète, la chanson plus humaine, il a fait œuvre de génie.

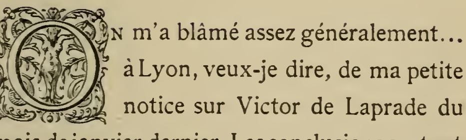
Voilà encore un poète qui n'est pas apprécié à sa valeur, même parmi les gens de goût. Il m'a fallu à moi l'étincelante persuasion de Paul Arène, un des plus fins lettrés de notre langue, un attique et un clairvoyant, de ce chanteur exquis qui a si fort contribué à populariser le chansonnier, pour me douter qu'il y avait là une des plus merveilleuses organisations de poète qu'on ait vues et un innovateur profond.

Ma digression est longue. J'ai pourtant montré quelle était, selon moi, la valeur sincère de V. de Laprade : même après Soulary et Dupont, la place serait glorieuse et tous trois laisseraient du lustre à leur ville natale, si elle devait jamais périr.

Naples, 31 décembre 1883.

II

Lyon, 8 avril 1884.



On m'a blâmé assez généralement... à Lyon, veux-je dire, de ma petite notice sur Victor de Laprade du mois de janvier dernier. Les conclusions surtout auraient paru s'attaquer à ce qui, ne devant pas comporter la critique, est reçu partout sans discussion.

Une explication est nécessaire. La voici :

Que Laprade ne « *soit pas un poète* », comme l'aurait dit Musset, et comme l'aurait volontiers laissé croire Sainte-Beuve, après les *Poèmes civiques*, lui qui l'avait annoncé le premier en 1840, cela ne peut plus relever aujourd'hui que de méchantes querelles sans droiture ni jugement. Le nom de Victor de Laprade s'est inscrit de lui-même au livre d'or de la poésie française. Par la stabilité, l'harmonie de ses convictions, son œuvre triomphante a toujours su grouper autour d'elle l'élite des cœurs purs et des honnêtes gens ; et je ne saurais trouver de plus bel éloge à ce poète qu'en reportant sur son œuvre la justice qu'on doit à sa vie qui fut un exemple et un bienfait.

A côté de ces questions purement morales, il en est une cependant qui n'est pas moins à considérer pour la solidité d'une œuvre littéraire : la question de l'accent original ou personnel du poète, qui seule lui assure l'immortalité. « Car, il faut se rendre compte, comme disait dernièrement M. F. Brunetière, le

Sainte-Beuve contemporain — un Sainte-Beuve plus serré, plus logique, mais aussi moins poète, tout pénétré qu'il est de la grande tradition française du XVIIe siècle — il faut bien se rendre compte qu'en dépit d'une certaine critique, les œuvres et les œuvres seules subsistent au regard de la postérité ; qu'à distance, non plus même de plusieurs siècles mais d'une ou deux générations seulement, la personne n'importe plus guère. » Soulary, par exemple, est du nombre assez restreint des poètes français du XIXe siècle qui survivront, si je m'en rapporte à une impression à peu près générale, pour ce cachet, cette note si bien à lui et qu'on ne trouve dans aucun autre ; pour cette forme si curieusement raffinée, si naturellement fouillée qui donne aux palais les plus blasés la sensation d'un piment inconnu ; enfin pour ce mariage invraisemblable des sonneries audacieuses de la poétique moderne et du timbre simple et franc du temps passé. J'ai déjà dit toutes ces supé-

riorités du sonnettiste lyonnais, dans mes deux articles de la *Revue du Monde latin*. Ces qualités-là sont essentielles. Elles manquent précisément à Victor de Laprade, qui ne les rachète que par un grand souffle — il l'a rencontré bien souvent — ou par le génie de l'innovation, comme Pierre Dupont l'a montré.

Voyez Coppée et Sully-Prudhomme. Qu'est-ce qui les place, sans contredit, au-dessus de tous les poètes de leur génération?... J'ai laissé entrevoir plus haut l'heureuse influence de Sully-Prudhomme sur les rimeurs contemporains. Quant à François Coppée, il fallait bien qu'il eût la palpitation du lyrisme, et ce que Brunetière appelle quelque part « la connaissance infuse du doigté de la poésie ». en même temps que le tempérament de l'initiateur pour faire prévaloir son innovation à lui, qui n'allait rien moins que *naturaliser* la muse moderne. Comme Musset dans le Romantisme il avait été nourri dans le *Parnasse*

pour dédaigner plus tard ses arrêts. Le vrai poète n'a pas d'école à suivre : mais l'émulation le fait parfois se révéler à lui-même.

Je ne voudrais pas classifier à propos de trois Lyonnais que j'admire et qui me doivent être également chers. Et puis, Pierre Dupont, le plus spontané de tous, le plus naturellement poète est si peu à sa place encore, qu'on ose à peine le faire figurer dans un jugement littéraire..... à Lyon. On ne voit en lui qu'un bohème et, quand on lui a accordé un certain tempérament, on se croit quitte envers sa mémoire. Il faudra changer tout cela. Je crois bien qu'aujourd'hui, si *bohème* qu'ait été Musset, beaucoup de poètes, même des plus considérés, seraient flattés d'un rapprochement avec son ombre. Et Béranger lui-même, au-dessus duquel on ne voyait guère que Lamartine et Hugo, vers 1840, Béranger ne se trompait point en disant de Pierre Dupont, et devant lui : « Il est poète, plus poète que moi. » Mais ce qui manquait à l'un, manquait

à l'autre et réciproquement. Si Pierre Dupont avait eu plus de langue et plus d'art, s'il avait surtout compris que la simplicité peut confiner à la niaiserie, au lieu de vingt ou trente chefs-d'œuvre absolus qu'il nous laisse — que reste-t-il de Béranger ? — il eût été le La Fontaine de la chanson, c'est-à-dire l'inimitable et le seul.

Me voilà bien loin de mon sujet. Pierre Dupont qui était un poète de la nature avait peu le sens artistique, la conception antique, assez cependant pour avoir commis un sonnet (je le donne comme inédit) qui nous servira de transition pour revenir à Laprade et à Soulary :

EN RECEVANT LES FIGULINES

Lyon serait encore une cité romaine
Si j'en crois tes sonnets finement ciselés,
Serrés comme les grains des épis dans les blés,
Et comme eux ondulants sous une douce haleine.

De Tibulle et Catulle à ton sens révélés
Par l'intuition de la beauté payenne,
Les vers passionnés découlent de ta veine.
Et, sortis de l'écrin, sont diamants ailés.

Pendant que je cherchais parmi ces Figulines
Dont un rythme discret trahit les origines,
La bouche en cœur et l'œil qui mieux nous sourira.

Ces vierges de la terre aux allures divines
Grandissant à mes yeux devenaient sybillines
Et disaient : « Avant peu la figure éclora. »

19 mai 1862.

Victor de Laprade, quoi qu'on dise, ainsi que Soulary et Jean Tisseur, a pour ancêtre André Chénier. C'est leur poète à tous les trois. Son influence est tempérée par celle de Ballanche, chez Laprade, et au détriment de sa poésie, qu'il n'a retrouvée large comme aux premiers jours que pour le *Livre des Adieux*. Le poète de *Psyché* (1841) n'en reste pas moins le précurseur du *Parnasse* et, de là vient peut-être le

culte inexpliqué que lui vouait Leconte de Lisle...

Certes, Victor de Laprade est une personnalité considérable. L'histoire de son œuvre qu'achève en ce moment un éminent panégyriste, M. Condamin, parallèlement avec les belles études de M. Ed. Biré dans le *Correspondant*, se confond avec celle du milieu où il a vécu. Et cette réunion de belles âmes dont quelques-unes ont appartenu aussi aux fastes lyonnais du XIX[e] siècle n'est pas la moins glorieuse que retiendra la mémoire des hommes.

Le sentiment religieux de Victor de Laprade tout empreint de son libéralisme, lequel était sorti de la philosophie platonicienne et panthéiste de sa première jeunesse, anima sa poésie d'un vrai souffle, mais pour la maintenir à de trop grandes hauteurs. Si belle que soit l'*Imitation* de Corneille, elle est de ces élévations supérieures à l'homme, auquelles l'homme refusera toujours de s'habituer. Mais parfois, quelles beautés nous y entrevoyons! Certaines

pièces de Laprade ont de ces symphonies qui atteignent la sereine largeur des quatuors de Mendelssohn. Mêmes qualités chez le poète et le musicien, moins cette chaleur de fond qui est la caractéristique de celui-ci, et même défaut, l'invincible monotonie !

Pour ne pas vouloir aborder l'œuvre de Victor de Laprade, je craindrais d'en avoir trop dit. Mais il a si bien côtoyé le groupe que visent ces études que je ne regrette pas d'avoir insisté si longtemps.

On peut, en effet, répartir en deux catégories la famille des penseurs lyonnais : les *Mystiques* et les *Philosophes*. Philosophes, ils le sont tous. Mais je prends l'acception du mot dans le sens détourné pour mettre sous la même égide : Joséphin Soulary, Chenevard, le grand peintre, duquel nous traiterons plus loin, et Jean Tisseur, qui fut le complément, l'âme elle-même de ce trio de fins esprits. Son départ l'a déséquilibré... Je puis y ajouter encore Louisa Siefert.

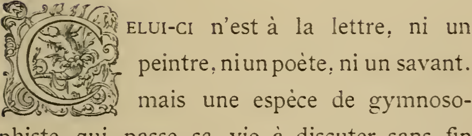
Et voilà, d'un autre côté par la mort de de Laprade que le groupe des mystiques, n'a plus même de représentants. C'étaient Ballanche, Quinet, Flandrin, Barthelemy Tisseur, Blanc de Saint-Bonnet, de Laprade et Ozanam. Où sont-ils maintenant tous ceux-là dont l'esprit, un jour, avait passé triomphant sur la foule ?... Ils avaient la foi et l'espérance. Que n'en puis-je autant dire de nos philosophes !...



PAUL CHENAVARD



PAUL CHENAVARD



CELUI-CI n'est à la lettre, ni un peintre, ni un poète, ni un savant, mais une espèce de gymnosophiste qui passe sa vie à discuter sans fin ni sans repos ». C'est ainsi que Théophile Sylvestre commençait la biographie de Chenavard, dans son livre sur les *Artistes vivants*. Ce

qu'il disait en 1856 est encore vrai en 1884. Ni l'esprit, ni la physionomie de Chenavard n'ont changé. « Ce docteur en toute chose avale les systèmes d'une bouchée, bâtit d'ingénieuses théories qu'il renverse comme des châteaux de cartes pour en construire de nouvelles qu'il détruit encore, et enfin son âme, jonchée de ses propres ruines, devient un désert. »

Le malheur de sa philosophie, c'est qu'elle est d'un artiste. L'éclectisme de ses tendances en a fait un raisonneur éternel. Il devient *philosophe* en cessant d'être philosophique, mais il reste toujours et partout poète, profondément artiste, c'est-à-dire absolu en rien.

« C'est entre Corrège et Michel-Ange, a dit Charles Blanc, que l'auteur de la *Divine Tragédie* a cherché et trouvé sa voie, appliquant une peinture douce à des formes emprisonnées dans des contours résolus, modelant les unes avec énergie, les autres avec délicatesse, mais tou-

jours sans touches parce que les touches sont contraires au style »

Chenavard passe pour avoir peu produit. L'œuvre de sa maturité, ses *Cartons pour le Panthéon*, embrassant l'histoire de l'homme, qu'il avait conçus dès avant 1848, et qu'une faction fit écarter comme peu orthodoxes, lui promettait une gloire qu'il ne recueillera qu'avec le temps. Ce fut la grande déception de sa vie. Ces magistrales compositions, dont quelques-unes sont célèbres : *Virgile dictant les Géorgiques*, par exemple, d'une sereine simplicité, et la *Fin de l'Empire romain* qui nous entr'ouvre les Catacombes, séparées par une mince couche de terre du sol romain foulé par un triomphateur et l'envahissant d'une grande lumière, font aujourd'hui le plus sérieux intérêt des musées lyonnais du Palais Saint-Pierre. Mais elles restèrent longtemps reléguées je ne sais où et Chenavard, désespérant de les imposer à la foule, se consolait de ses déconvenues par des voyages d'études restés fameux, en Italie, par d'inter-

minables discussions philosophiques ou littéraires avec les Maîtres de la pensée moderne dont il fut l'ami et parfois l'inspirateur, enfin par des esquisses toujours achevées, rarement finies, qu'il prodiguait libéralement. Mais rarement vit-on peintre plus sévère pour lui-même. Le nombre des études et des écrits de Chenavard brûlés par lui est innombrable. Ce philosophe misanthrope ne croit jamais son rêve atteint, restant toujours préoccupé d'idéal. Il affectionne la teinte conventionnelle des fresques pour laisser à sa composition son caractère surnaturel. Et l'ironie du philosophe et du poète désillusionné réapparaît sans cesse — jusqu'à lui faire donner aux chérubins de sa *Divine Tragédie* les traits de la Mort, qu'il voit partout. On imagine devant ces dispositions d'esprit quelle doit être la causerie de Chenavard ! A Paris, plus d'une fois, ses dissertations défrayèrent les chroniques renommées, car plus d'un journaliste s'habituait à puiser dans ses discussions la matière de son article du lendemain. Ses

liaisons avec Musset, Sainte-Beuve, Béranger, Hugo, Georges Sand et d'autres illustres sont célèbres. Il y aurait là matière aux plus beaux *Mémoires artistiques* du siècle et c'est un rêve que je faisais jadis d'être le Dangeau de Chenavard.

Il ne quitta Paris que tardivement, lorsque son œuvre, ses *Cartons*, fut somptueusement logé au Palais Saint-Pierre. C'est alors qu'il retrouva Laprade, revit la pauvre Louisa Siefert qui connaissait déjà la renommée — elle l'appelait « son philosophe » — et se lia d'une inaltérable amitié avec Soulary et Jean Tisseur.

Après moins de dix ans ce petit groupe a été visité trois fois par la mort. Louisa Siefert est partie la première, le lendemain d'un mariage dont elle attendait le bonheur, puis Jean Tisseur est tombé foudroyé aux portes d'une retraite qu'il espérait remplir de joyeux passe-temps littéraires et au moment où Laprade entrait dans cette agonie de deux ans que la

mort d'Auguste Barbier, son ami, devait priver de toute illusion.

Je ne voudrais pas terminer sur un ton d'élégie une histoire dont le héros principal jouit d'une pleine activité littéraire, sans que son ami Chenavard, aussi jeune que lui, ait interrompu les discussions et les esquisses poursuivies depuis quarante ans. Que le groupe lyonnais à qui tous deux survivent ait été glorieux, et que, par le double mérite de sa modestie et de ses travaux immortels, il soit digne de l'admiration des contemporains, voilà tout ce que j'ai voulu démontrer. Et je serai le plus heureux du monde si j'obtiens jamais l'assurance de ne l'avoir pas dit en vain.

Lyon, 10 avril 1884.





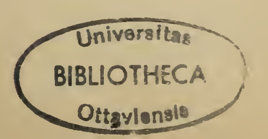
TABLE DES NOMS CITÉS

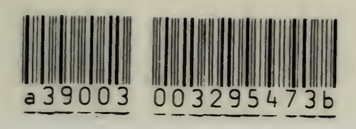


TABLE DES MATIÈRES



LYON. — IMPR. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4




a39003 003295473b

LYON. IMP. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4